



HAL
open science

L'îlot ouvert enfermé: l'îlot Prairie au Duc, fabriques habitantes et relectures confinées

Aline Segons

► **To cite this version:**

Aline Segons. L'îlot ouvert enfermé : l'îlot Prairie au Duc, fabriques habitantes et relectures confinées. Architecture, aménagement de l'espace. 2021. dumas-03488799

HAL Id: dumas-03488799

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03488799>

Submitted on 17 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



L'îlot ouvert enfermé

L'îlot Prairie au Duc : fabriques habitantes et relectures confinées



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'îlot ouvert enfermé
L'îlot Prairie au Duc : fabriques habitantes et relectures
confinées



Photo de couverture : façade de l'immeuble face
à mon appartement, îlot Prairie au Duc, Nantes.
photo personnelle

Photo page 2 : dessin « chez-moi ».
Lou, habitante de l'îlot Prairie au Duc

Aline SEGONS
Mémoire de master, ENSA Nantes, 2021
Lieux et Enjeux, sous la direction d'Elise Roy, Théo Fort-Jacques et Anne Bossé

Merci

À Elise R. pour m'avoir accompagné dans ce mémoire,

à Anna, Gaëlle, Camille et Lola, de me soutenir pour tout, tout le
temps.

à mes parents pour avoir relu tout mon travail attentivement,
pour votre dévouement et votre confiance.

2020

Ce mémoire a commencé en 2020, année du basculement, de l'incertitude et des confinements. Il me paraît important de le souligner avant toute chose, cette situation ayant orienté une partie de mon travail.

Avant-propos

Je suis entrée à l'école d'architecture de Nantes en 2016, me laissant porter par mes intuitions d'avenir sans vraiment savoir ce qui m'y accrochait. Et j'y ai toujours été bien. J'ai rencontré des gens inspirants et ambitieux qui m'ont accompagnée jusqu'ici, jour d'écriture de ce mémoire, aboutissement d'un moment de vie. Je ne suis pas persuadée de devenir architecte, mais je suis certaine d'avoir été à ma place pendant cinq ans, consciente de m'être construite librement, grâce à cette boîte à outils géante que constitue cette école.

J'ai toujours apprécié être chez-moi, et encore plus depuis que je n'habite plus chez mes parents. C'est le seul endroit où j'ai la sensation de penser librement, où je pose un regard figurant sur ma journée passée dehors ; je crois que c'est l'un de mes endroits préférés. Ce travail est l'occasion de me concentrer sur ce qui me touche le plus depuis que je m'intéresse à l'architecture, d'approfondir et de mieux comprendre cette échelle qui me fascine pour mieux l'appréhender peut-être, dans mon futur métier. Le chez-soi ; que je définirai comme le rapport que l'individu entretient avec son habitat, sentiment que nous éprouvons tous et dont les manifestations forment des lieux en commun.

Mes premiers objectifs étaient donc d'aller à la rencontre d'habitats et de leurs habitants, de mieux comprendre ce que signifie habiter à travers leurs récits. Quels sont les impacts d'une architecture sur un quotidien ? Ceux de vies rythmées qui cohabitent dans un morceau de ville ? Je suis partie de l'expression « être chez-soi » comme entrée dans ce travail. J'ai expérimenté plusieurs terrains nantais avant de me centrer sur une enquête spécifique à l'îlot Prairie au Duc. J'ai d'abord voulu questionner la construction d'un chez-soi avec en appui le quartier récent d'une Zone d'Aménagement Concertée (ZAC), celui de la Jaguère à Rezé. Mais il me semblait trop étranger pour un sujet si intime. Mon statut d'enquêteur sur ce terrain le rendait imperméable. Au même moment, un deuxième confinement a été annoncé par le gouvernement et a restreint nos

déplacements à notre logement et son kilomètre environnant. Cela m'a alors paru évident, questionner le chez-soi là où je me sentais le plus chez-moi au moment de l'écriture de ce mémoire était le meilleur moyen de me saisir entièrement du sujet.

J'ai ainsi choisi de concentrer mon enquête sur l'îlot dans lequel j'habite, un îlot situé sur l'île de Nantes. Je suis arrivée dans ce logement à la fin de ma première année d'études à l'école d'architecture, en colocation avec deux personnes incroyables rencontrées en première année, Lola et Gaëlle. Nous avons fait toute notre licence dans cet appartement puis j'ai quitté le bail pendant ma première année de master pour un stage à Paris et un échange en Colombie. Les filles ont, elles, choisi de sous-louer l'appartement pendant leurs *Erasmus* respectifs, pour le retrouver ensuite. Mais arrivée en septembre 2020, après le premier confinement, le besoin de retrouver ses amis et la difficulté de trouver un nouvel appartement sur Nantes, j'ai choisi de reprendre ma place dans la coloc. J'habite donc ici depuis quatre ans.

Sommaire

| | |
|---|-----|
| Introduction | 14 |
| Terrain d'étude et enquête | 19 |
| Terrain d'étude | 20 |
| L'enquête | 30 |
| Habiter l'îlot Prairie au Duc | 37 |
| L'appartement : fabriques et compositions | 40 |
| L'ambiguïté des espaces intermédiaires | 53 |
| Cohabiter : négociations et compromis | 60 |
| L'espace relations : échelles de sociabilités | 71 |
| Voisinages, typologies | 77 |
| Visibilité réciproque | 86 |
| L'îlot ouvert en confinement | 97 |
| Le quotidien confiné dans un logement de l'îlot Prairie au Duc | 101 |
| Les voisins : potentialités de sociabilités perdues | 109 |
| Le jardin : l'espace préservé du règlement sanitaire | 116 |
| Le premier confinement a-t-il transformé les modes de vie ? | 118 |
| Conclusion | 122 |
| Bibliographie | 126 |
| Annexes | 130 |

Introduction

J'habite donc au 16 boulevard de l'estuaire, appartement 72 à Nantes. J'y habite parce que j'y dors, j'y mange, j'y paye un loyer, j'y entrepose mes affaires, j'y rentre le soir, j'en pars le matin. J'y habite aussi parce que j'y rêve, j'y pense, je m'y construis. J'y vis tout simplement. Gaston Bachelard dit que « *la maison est notre coin du monde* »¹, qu'habiter est une expérience intuitive et universelle qui traduit de la manière dont l'individu se positionne par rapport à la société. L'image de la maison décrite dans les livres d'enfants et présente dans notre imaginaire collectif est cet endroit refuge où on se ressource, où on est libre d'agir et de penser. Dans un contexte de ville dense, où nos logements se superposent et se voient ; qu'en est-il de notre « coin du monde » ? À quel point est-il partagé ? exposé ? libre ?

Habiter est un terme à la fois complexe et ordinaire. Nombreuses en sont les définitions qu'elles soient philosophiques, sociologiques, psychologiques, urbanistiques et sous bien d'autres prismes. Habiter fait intervenir de multiples critères : le lieu, la culture, l'époque, le climat, le ménage, l'âge, la situation professionnelle, etc. Le contexte auquel je me suis intéressée est celui d'habiter en ville, ce lieu commun où les anonymes coexistent et cohabitent, ce qui en soulève les enjeux. Plus précisément, celui d'habiter un appartement dans l'îlot d'un quartier en mouvement, amené à se densifier. L'actualité en 2020 n'a fait que conforter la question du logement en ville et en montrer les limites. Le 17 mars 2020, nous avons été contraints d'occuper de manière continue cet espace à nous en plus de stopper tous les contacts sociaux extérieurs aux membres du foyer. Ces restrictions ont en partie soulevé des situations d'urgence pour les plus précaires et posé la question de la politique du logement en France. Le sujet du mal-logement ne fera pas l'objet de ce mémoire, l'îlot Prairie au Duc étant habité par une population au revenu stable et moyen. Le confinement en a tout de même montré les limites et invite à interroger ces formes

1 - G. BACHELARD, « La poétique de l'espace », ed. Gilles Hieronimus, 1957, 404p.

urbaines et architecturales en regard des pratiques habitantes.

L'îlot Prairie au Duc dans lequel se situe mon appartement a la typologie particulière d'un *îlot ouvert* ; huit immeubles indépendants aux hauteurs variables sont disposés sur la parcelle de manière à multiplier les ouvertures en façade et dégager un espace planté en cœur d'îlot, accessible aux habitants. Par ses vis-à-vis et ses espaces communs, l'îlot ouvert met nécessairement en relation ses habitants. L'architecte, Christian de Portzamparc le nomme d'ailleurs « *résidence Prairie au Duc* », un terme qui convoque une forme d'entre-soi. Ainsi, ces espaces favorisent-ils une vie de quartier ? Je me suis intéressée aux enjeux sociaux de cette forme urbaine, en période « d'avant » et depuis le début de la crise sanitaire.

Qu'est-ce qu'habiter l'îlot ouvert Prairie au Duc ? En quoi le confinement a-t-il révélé ou transformé cette définition ?

Mon travail s'appuie principalement sur une enquête de terrain réalisée en novembre 2020 pendant laquelle j'ai voulu être au plus proche des habitants de l'îlot Prairie au Duc pour en découvrir les coulisses. Ce mémoire cherche à comprendre finement les processus et les modes d'habiter de ceux qui y vivent. Ces derniers ont pour cela révélé une partie de leur vie privée en me faisant passer la porte de leur logement, le temps d'un entretien. Plus que leurs récits, plus ou moins choisis, le fait d'être à l'intérieur de leur logement et de le visiter m'a exprimé une grande partie de leur mode d'habiter. Un peu à la manière de Georges Perec² qui raconte minutieusement la vie d'un immeuble, j'ai tenté d'épuiser mes connaissances sur l'îlot Prairie au Duc pour voir et comprendre ce qui fait la vie de cet îlot urbain. Plus largement, ma volonté était de raconter l'habiter d'un morceau de ville pour mieux comprendre et mettre en avant ce et ceux qui la fabriquent. En réalité, mon

travail n'est pas exhaustif mais représentatif d'un échantillon qui je l'estime, est suffisamment grand pour comprendre ce qu'est habiter l'îlot Prairie au Duc. Une enquête beaucoup plus longue aurait été nécessaire pour explorer de manière très précise les 154 logements de l'îlot.

Un premier chapitre introductif décrit mon terrain d'étude et les outils d'enquête que j'ai mis en place pour collecter le matériau de ce mémoire. J'ai ensuite questionné qu'est-ce qu'habiter l'îlot Prairie au Duc dans sa typologie d'îlot ouvert et en tant qu'îlot urbain de l'île de Nantes. L'idée était d'explorer les singularités de ces modes d'habiter à partir des récits des interviewés qui, superposés ensemble, racontent des formes de cohabitation. Puis, j'ai interrogé l'espace relation des habitants dans les limites physiques de l'îlot pour mieux saisir ses enjeux de sociabilité. Enfin, ce mémoire met en avant ce que le confinement a fait ressortir et a redéfini sur les modes d'habiter de l'îlot.

2 - G. PEREC, « la vie mode d'emploi », ed. Le livre de poche, 1980, 641p

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Terrain d'étude et enquête

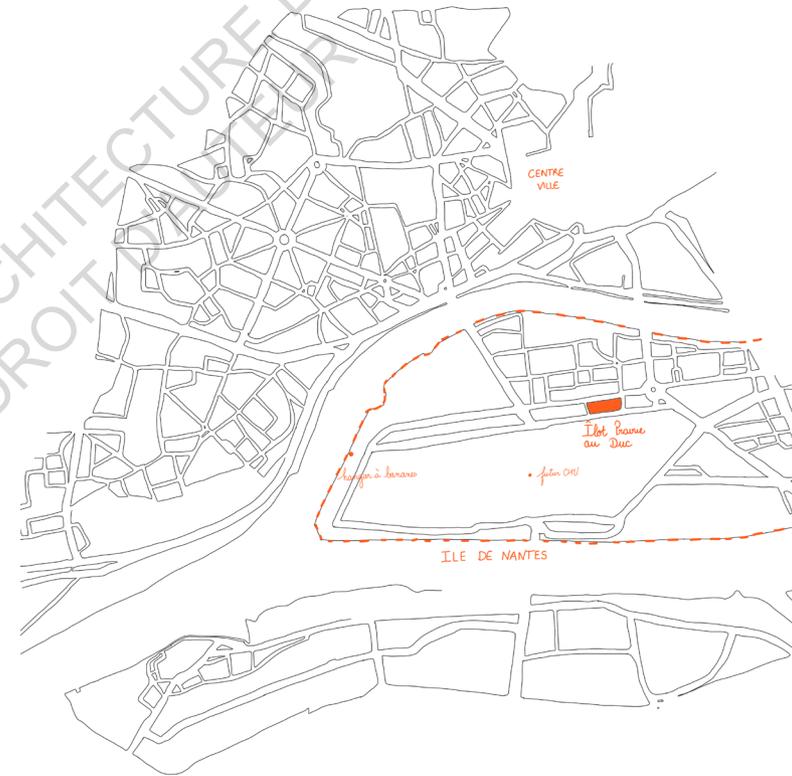
Terrain d'étude

Premiers logements du quartier Prairie au Duc

L'îlot Prairie au Duc est situé sur l'île de Nantes au croisement des boulevards Prairie au Duc et de l'estuaire avec la rue Alain Barbe Torte et la rue Jean-Simon Voruz. Construit en 2007, il s'inscrit dans le plan d'urbanisme de l'île de Nantes réalisé par la SAMOA (société d'Aménagement de la Métropole Ouest Atlantique).

Commençons par resituer l'îlot dans son contexte de construction, celui de l'aménagement urbain de l'île de Nantes. L'histoire de ce territoire a suivi de près celle du rapport de Nantes avec la Loire. À partir du XVII^{ème} siècle, les activités industrielles s'y sont développées en parallèle de la construction de premiers ponts les reliant au centre-ville. Initialement morcelée, l'île de Nantes n'a connu sa forme définitive qu'au début du XX^{ème} siècle avec les travaux de comblements de la Loire qui ont réuni ses fragments pour ne former qu'une île. Les activités industrielles se sont ainsi installées sur toute sa partie ouest, notamment autour du hangar à bananes, ancien port reliant Nantes à Saint-Nazaire. Dans les années 1960, un premier projet d'aménagement urbain, le quartier Beaulieu, a démarré sur la partie est de l'île, au vu de ses potentialités d'extension pour la ville de Nantes. Il s'en est suivi rapidement la disparition progressive des activités portuaires qui ont laissé place à de grandes friches industrielles. La question du devenir de l'île dans son ensemble s'est posée dans les débats publics dès les années 90. Une phase d'étude de dix ans a alors débuté. Le projet a été confié à l'Atelier Nantes sous la direction d'Alexandre Chemetoff en 1999 puis à la SAMOA en 2003. L'enjeu de ce territoire ; développer une « *diversité de formes et de manières d'habiter* »¹. Le nouveau quartier république dans lequel

¹ SAMOA, « le projet de l'île » <https://www.iledenantes.com/>



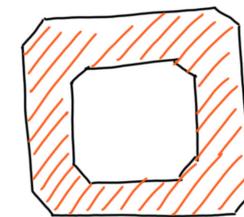
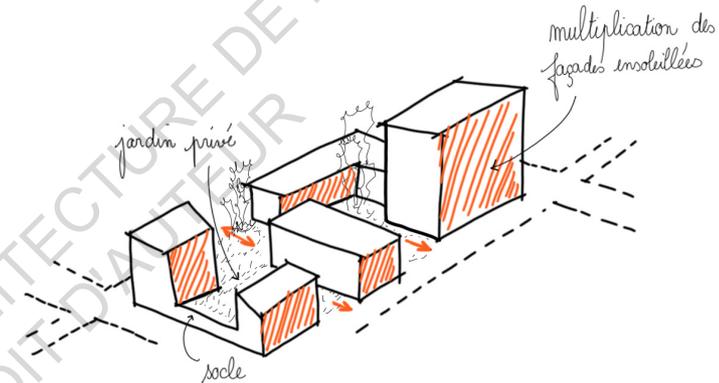
L'ouest de l'île de Nantes, localisation de l'îlot.
carte personnelle

s'inscrit le projet de l'îlot Prairie au Duc est l'un des premiers aménagements pilotés par la SAMOA. Depuis, les constructions se sont multipliées et continuent encore aujourd'hui avec le site du nouveau CHU qui fait face au boulevard de l'estuaire, ainsi que le parc Loire qui y sera adossé. Autour de l'îlot en question : le nouveau quartier républicain et l'aménagement progressif du boulevard Prairie au Duc, des projets de logements visant à expérimenter des nouvelles formes d'habiter (habitat participatif, habitat multigénérationnel, mixité, etc.) se construisent peu à peu. Ces aménagements en font un quartier de plus en plus actif qui évolue très rapidement (bureaux, activités de loisirs, activités culturelles, promenades, etc.).

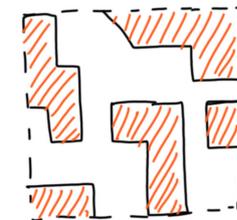
L'îlot ouvert, dessiné par Christian de Portzamparc

L'îlot Prairie au Duc sur lequel s'est concentré mon étude regroupe 154 logements et quelques commerces en rez-de-chaussée donnant directement sur le boulevard Prairie au Duc. Le reste est surélevé sur un socle, permettant aux logements en rez-de-chaussée de ne pas donner directement sur la rue. Christian de Portzamparc, architecte mandataire du projet, y a repris le modèle de l'îlot ouvert. L'îlot est fragmenté en huit immeubles de quatre à dix étages reliés par une esplanade plantée. Cet espace, que l'architecte qualifie comme jardin privé, propose aux habitants un deuxième itinéraire pour rentrer chez eux ; chaque immeuble possédant une entrée sur le jardin et une entrée sur la rue. Les entrées du jardin sont fermées à la rue par une clôture qui marque la limite avec l'espace public. Avec cette typologie d'« îlot ouvert », convoitée par Christian de Portzamparc et reprise dans nombreux de ses projets, l'idée est de libérer les façades pour multiplier les points de vue et les entrées de lumière dans les appartements. Ainsi, chaque appartement possède trois orientations.

Deux clients étaient destinataires de ce projet : le groupe Gambetta qui a acquis toute la partie nord de l'îlot et la Caisse des Dépôts



îlot haussmannien



îlot ouvert

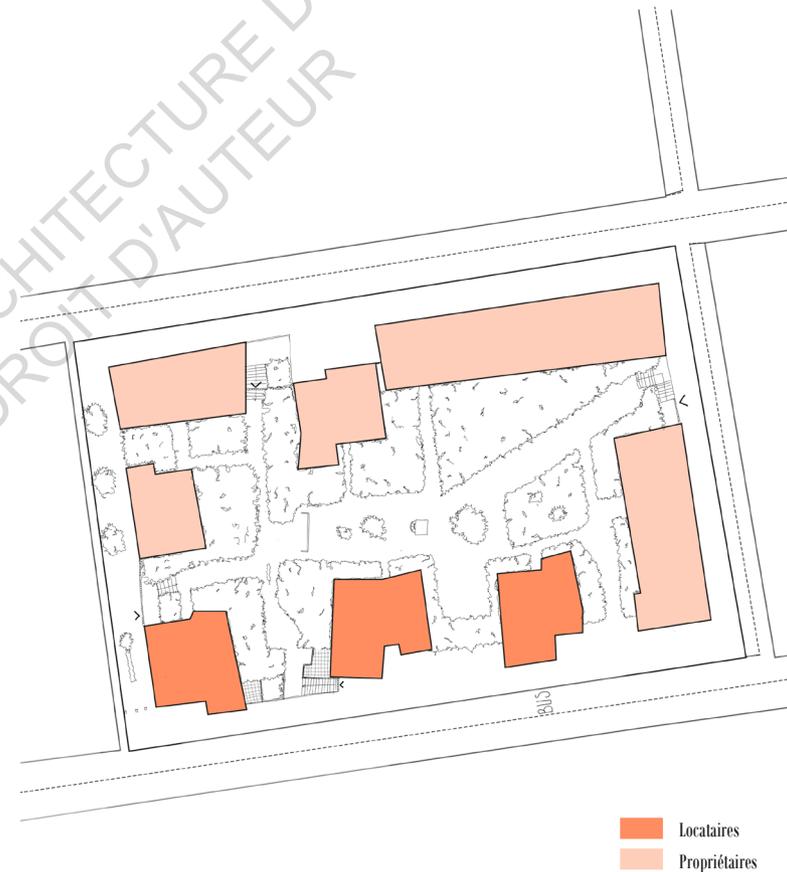
Îlot ouvert : typologie.
schéma personnel

et Consignations pour qui étaient destinés les trois immeubles de dix étages au sud de l'îlot, autrement nommés « île Extenso ». Ces trois immeubles ont été administrés par l'agence immobilière ImmodeFrance jusqu'en 2007 puis ont été récemment confiés à CDC habitat en 2020. Les typologies de ces 54 appartements vont du T3 au T5 et sont tous proposés en locatif. Les autres immeubles de l'îlot appartiennent à des propriétaires indivis dont les appartements sont pour certains loués ou directement habités par ces derniers. Les typologies de ces appartements vont du T1 au T5.

Locataires et propriétaires, une répartition par immeubles

Un entretien avec le gestionnaire référent des appartements en locatif de l'agence immobilière ImmodeFrance ainsi qu'un questionnaire distribué à tous les habitants de l'îlot m'ont permis de quantifier les types de ménages, les typologies de logements et les statuts d'occupation de ces habitants. Selon Frédéric Huguet, gestionnaire locatif des trois immeubles au sud de l'îlot, les habitants locataires restent en moyenne dix-huit mois dans un appartement ; un temps moins long, qui varie de six à dix-huit mois pour les colocations. Les locataires qualifient souvent ce logement d'un entre-deux ou d'une étape pour quelques mois ayant pour cause les études, la transition avant un premier achat en couple, une installation rapide suite à une mutation, etc. Par ailleurs, les habitants propriétaires restent entre cinq et dix ans en moyenne dans les appartements pour lesquels ils ont investi. Deux temporalités d'occupation se superposent donc à l'échelle de cet îlot, ce qui, nous allons le voir, distingue les modes d'habiter entre les immeubles de propriétaires indivis et ceux entièrement en locatif.

Peu de données montrent les typologies de ménages habitant sur l'île de Nantes dans les dernières années. En 2008, pendant la construction de l'îlot ouvert de Christian de Portzamparc, D. Lucas



Statuts d'occupation.
schéma personnel

a fait une étude quantitative² sur les 72 des premiers logements de l'île de Nantes et plus de la moitié était habitée par des couples sans enfants, personnes seules ou par des colocations. Si on compare cette étude à celle que j'ai faite sur l'îlot Prairie au Duc aujourd'hui, on voit que les colocations, les couples sans enfants et les personnes habitant seules sont encore très présentes, mais que les familles avec enfants sont de plus en plus nombreuses. Cela s'explique notamment avec l'ancienneté dans le logement des couples ayant acheté en 2007 qui ont eu des enfants depuis. Mais c'est aussi lié à la présence croissante de services, d'écoles et de collèges dans le quartier. L'INSEE³ nous indique, à l'échelle de la ville de Nantes, qu'en 2018, 52,6 % des ménages sont des ménages d'une seule personne, 3,5 % des ménages sans famille, 19,4 % couples sans enfants, 16,7 % couples avec enfant(s), 7,8 % familles monoparentales. 28,4 % de la population a entre 15 et 29 ans et 21 % entre 30 et 44 ans. L'îlot Prairie au Duc s'inscrit dans un quartier qui vit au rythme de la semaine avec son nombre important de bureaux et d'écoles supérieures. Ainsi, y habitent plus de jeunes actifs et d'étudiants. Sa population est relativement plus jeune en comparaison avec la ville de Nantes.

Pour les habitants, le quartier de l'île de Nantes constitue un « *bon compromis* ». Il est très proche du centre-ville (lieu attractif pour ces typologies de ménage) tout en gardant une certaine tranquillité (moins de commerces, de bars et de restaurants). Les prix des locations restent encore moins chers qu'en centre-ville et beaucoup d'équipements publics s'ajoutent au projet de l'île de Nantes (conservatoire, écoles, machines de l'île, collèges, etc.). Selon les entretiens réalisés, un des aspects qui amène les habitants à déménager est le rythme hebdomadaire du quartier qui vit plus

2 - D. Lucas, Connaissance de la population et nouveaux habitants : observation et suivi des dynamiques sociodémographiques par les acteurs du territoire. Réflexions appliquées à la ville de Nantes et au quartier Île de Nantes, Mémoire de master professionnel aménagement du territoire : projets et procédures, sous la direction de Isabelle Garat, IGARUN, 2008, 136 p

3 - INSEE, dossier « commune de Nantes », 2021, <https://www.insee.fr/>

pour ses actifs que pour ses habitants, une tendance qui devrait évoluer avec les nouveaux projets en construction.

Typologies des logements

Les typologies des logements à l'échelle de l'îlot vont du T1 au T4 et possèdent quelques variantes permettant de convenir à de nombreux ménages. Les appartements T1 sont situés en rez-de-chaussée des immeubles au nord de la parcelle. Pour les appartements T2 et T3, il existe des variables telles que la présence d'un balcon ou d'une loggia. Les T4 possèdent tous au minimum deux chambres dans un espace nuit, une chambre attenante au salon et deux salles de bain. Les variables sont multiples pour cette typologie : certains bénéficient d'un balcon, d'autres d'une double hauteur sous plafond dans un décroché du salon. Pour quelques-uns, la deuxième salle d'eau est directement dans la chambre, certains ont aussi des placards intégrés. Et enfin les T5 eux, constituent les appartements des derniers étages et possèdent une partie en duplex avec une mezzanine donnant sur une terrasse, en plus d'un balcon à leur premier niveau.

Chez-moi

Mon appartement est composé d'une petite entrée, d'un grand salon, de trois chambres, deux salles de bain et d'une cuisine. Il fait 93 m² et nous sommes trois colocataires à y habiter. La cuisine est une cuisine fermée, je commence par la présenter, car c'est un peu la plaque tournante de l'appartement, l'endroit où on se croise, qui nous rassemble. C'est l'endroit où on prépare à manger, ensemble ou pas, et qui distingue nos trois manières d'habiter, en plus de nos chambres. Dans le salon, c'est un mélange de nous trois, accordé par un aménagement éclectique mais homogène et réfléchi. Je reviendrai sur la description de ces appropriations dans une partie dédiée de ce mémoire. Nous avons ensuite chacune notre chambre. Gaëlle a choisi celle attenante au salon car elle

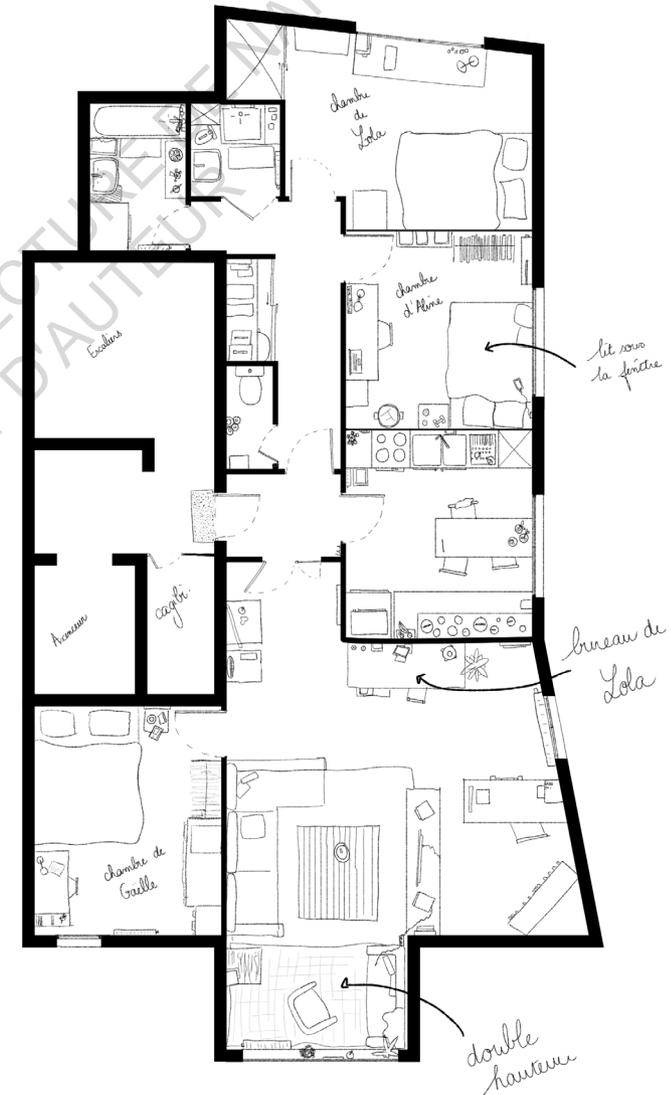
se lève plus tôt que Lola et moi le matin. Lola avait beaucoup d'affaires à stocker (ses parents habitant à la Réunion) et dort donc dans la chambre du bout, la seule avec un placard intégré. Pour ma part, j'ai choisi la petite chambre carré car j'aime beaucoup changer la disposition de mon mobilier et sa forme offrait le plus de possibilités.

L'enquête

Outils

Pour enquêter sur l'îlot Prairie au Duc, j'ai tenu à utiliser plusieurs dispositifs pour multiplier les matériaux d'enquête. Je me suis notamment inspirée de *La vie mode d'emploi* de Georges Perec, roman qui raconte la vie d'un immeuble, dans lequel il utilise un grand nombre d'outils et de représentations pour être le plus précis dans son récit. Mon statut de voisine m'a permis de me présenter naturellement aux habitants en faisant du porte à porte pour engager un premier contact. Je pense qu'il m'a aussi permis d'obtenir la confiance des habitants beaucoup plus simplement que si je compare aux premiers essais d'enquête que j'avais réalisés dans le quartier de la ZAC la Jaguère à Rezé, avant de me fixer sur ce terrain de l'îlot Prairie au Duc.

En premier lieu, j'ai réalisé une quinzaine d'entretiens semi-directifs d'une durée approximative d'1 h 30 à chaque fois. Ces entretiens se sont tenus à l'intérieur des logements des enquêtés. C'est eux qui constituent le matériau principal de mon travail. Il s'agissait d'interroger les habitants sur l'inscription du logement dans leur parcours résidentiel, leur manière d'habiter à l'échelle de l'appartement et de l'îlot, de les questionner sur l'habiter confiné puis de terminer l'entretien par une visite descriptive du logement.



Relevé habité de mon appartement (T4).
7ème étage - immeuble noir.
dessin personnel

En plus de ces entretiens, j'ai voulu avoir des données quantitatives sur les habitants à l'échelle de l'îlot. J'ai donc déposé dans chaque boîte aux lettres un questionnaire à destination des habitants pour connaître la composition du ménage, leur statut d'occupation, le temps d'occupation dans le logement, sa typologie ainsi que quelques questions précises liées à l'appropriation de leurs logements sur lesquelles je reviendrai dans mon développement (*voir questionnaire p.132*). Je n'ai eu que 35 réponses, mais réparties sur tout l'îlot, ce qui m'a permis d'avoir une vue d'ensemble sur mon terrain d'étude.

J'ai également testé d'autres dispositifs d'enquête : protocoles photographiques ; la « boîte à chez-vous », une enveloppe déposée dans les ascenseurs dans le but de récolter des mots, des dessins ou des objets qui révèlent du « chez-moi » des habitants ; le « dessinez-vous », des coupes à compléter de chaque immeuble que j'ai déposé dans les ascenseurs le temps d'une semaine pour mieux connaître ces habitants (*voir « dessinez-vous » p.133*) ; du porte-à-porte qui m'a permis de réaliser des entretiens très courts dans le but de récolter des informations générales sur les habitants (comme pour le questionnaire ; statut d'occupation, temps d'occupation, composition du ménage, âge et inscription du logement dans le parcours résidentiel). J'ai ainsi récolté un ensemble de mots, dessins, lettres de la copropriété, etc. sur lesquelles je m'appuie dans ce travail et dont vous pourrez retrouver quelques extraits en annexes.

Portraits d'enquêtés

Armelle Locataire d'un T4

Profession : architecte

Étage : 7

Date d'arrivée : septembre 2020

Ménage : Armelle (25 ans),
Elisabeth (26 ans), Camille (25
ans)

Lola Locataire d'un T3

Profession : étudiante en
architecture

Étage : 5

Date d'arrivée : février 2020

Ménage : Lola (22 ans), Anna
(21 ans)

Victor Locataire d'un T2

Profession : étudiant aux
Beaux-Arts

Étage : 1

Date d'arrivée : aout 2020

Ménage : Victor (21 ans)

Céline Locataire d'un T4+

Profession : infirmière

Étage : 9

Date d'arrivée : 2015

Ménage : Céline (34 ans),
Nicolas (33 ans), Leurs 3 enfants
(3, 8, 11 ans)

Julien Propriétaire d'un T3

Profession : ingénieur

Étage : 6

Date d'arrivée : 2011

Ménage : Julien (40 ans), Sophie
(38 ans), Emma (1 mois)

Nathalia Locataire d'un T4

Profession : étudiante aux
Beaux-Arts

Étage : 7

Date d'arrivée : septembre 2020

Ménage : Nathalia (25 ans), Léo
(24 ans), Ema (24 ans)

**Yuna
Locataire d'un T4**

Profession : étudiante

Étage : 5

Date d'arrivée : septembre 2018

Ménage : Yuna (23 ans), Lyang (24 ans)

**Lyang
Locataire d'un T4**

Profession : étudiant

Étage : 5

Date d'arrivée : septembre 2017

Ménage : Lyang (24 ans), Yuna (23 ans)

**Marie S.
Locataire d'un T3**

Profession : reconversion professionnelle ; en psychologie

Étage : 8

Date d'arrivée : septembre 2019

Ménage : Marie (38 ans), Lou (9 ans), Camille (6 ans)

**Marie F.
Locataire d'un T4**

Profession : recherche d'emploi ; en congé maternité

Étage : 7

Date d'arrivée : septembre 2020

Ménage : Marie (30 ans), Guillaume (30 ans), Lili (1 mois)

**Maxime
Propriétaire d'un T3**

Profession : professeur des écoles

Étage : 4

Date d'arrivée : 2012

Ménage : Maxime (37 ans), Mélanie (35 ans), leurs enfants (15 et 8 ans)

**Anaïs
Propriétaire d'un T4**

Profession : ingénieure en agroalimentaire

Étage : 3

Date d'arrivée : 2015

Ménage : Anaïs (39 ans), Charles (41 ans), leurs enfants (5, 9 et 12 ans)

**Kooka
Locataire d'un T3**

Profession : éducatrice spécialisée

Étage : 3

Date d'arrivée : aout 2020

Ménage : Kooka (30 ans), Lucie (27 ans)

**Bérangère
Locataire d'un T4**

Profession : enseignante chercheuse

Étage : 6

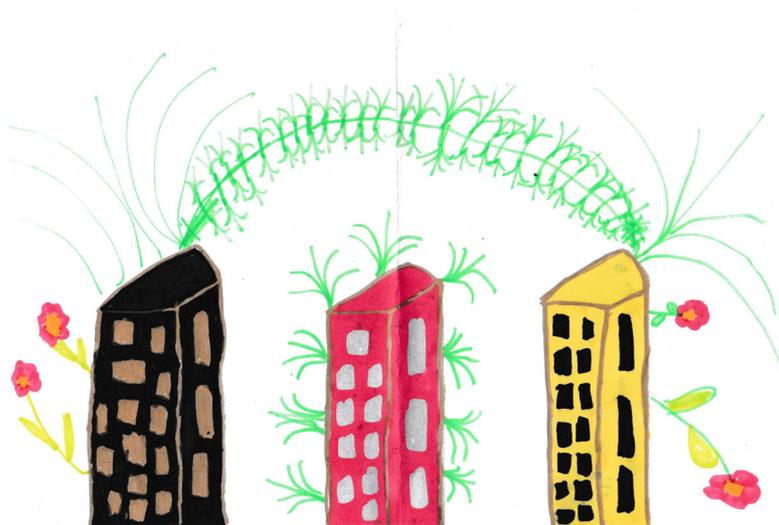
Date d'arrivée : 2014

Ménage : Bérangère (38 ans), Ses deux filles (15 et 9 ans)

Habiter l'îlot Prairie au Duc

« On a changé la disposition du salon. On voulait revenir dans cet appartement en apportant de la nouveauté. On avait changé, on avait grandi et on avait envie d'autre chose. On ne voulait pas retrouver le rythme qu'on avait avant. On s'en était un peu lassé et on avait envie de casser cette routine. Du coup on a mis un plan de travail dans la cuisine, on a changé la cafetière, on a changé les assiettes. On retrouve quelques éléments de notre chez-nous d'avant mixé avec des éléments neufs. Ça nous fait du bien, on se recrée des habitudes. Pareil pour le salon. On a changé de place le canapé. La porte de la chambre de Gaëlle ne donne plus directement dans le salon. On a aussi créé deux espaces bureaux pour travailler hors de nos chambres. C'est amusant de voir comment notre manière de vivre a totalement changé en 4 ans, même si on est restées dans le même appartement. »

Lundi 24 août 2020 16h28



Dessins récoltés dans la «boite à chez-vous» pendant mon enquête.

dessins d'un(e) enfant habitant sur l'îlot Prairie au Duc

Pour Christian de Portzamparc, architecte de l'îlot Prairie au Duc, l'enfance est une source d'inspiration qui le guide dans tous ses projets de logement. Il fait ainsi intervenir la rêverie, crée des lignes de fuite, des points de vue échappatoires et mêle l'intérieur et l'extérieur. On retrouve d'ailleurs dans le dessin ci-contre *chez-moi* de ce(tte) jeune habitant(e) l'environnement de son logement où l'on reconnaît un jardin, des vues lointaines de la Loire et de la ville poétisées par son regard d'enfant.

« J'aime faire apparaître les dimensions diverses dans un bâtiment ; de la même façon, je m'intéresse aux contrastes, à la dualité. La beauté d'une chose souple me paraît être révélée par la rigueur d'un autre endroit. J'aime provoquer les contrastes et les aspects complémentaires, duels de la perception [...] faire grand et dilaté, tout en gardant une dimension d'intimité. »

Christian de Portzamparc¹

Avec son projet du quartier des Hautes-Formes à Paris en 1975, Christian de Portzamparc cristallise sa pensée architecturale : rendre l'espace public habitable, singulariser les logements en fonction de leur répartition dans l'îlot, laisser une place à l'intimité tout en donnant des points de vue lointains, donner le sentiment d'un jardin. L'îlot Prairie au Duc reprend exactement ces critères de conception. Si l'espace décrit par l'architecte est pensé pour y habiter aux abords et à l'intérieur des logements, comment ces habitants s'approprient-ils concrètement ces lieux pensés pour s'épanouir individuellement et collectivement ?

Pendant mon enquête, je me suis intéressée aux lieux habités des plus intimes aux plus partagés à l'échelle de mon terrain d'étude : de la chambre aux espaces intermédiaires collectifs, quelles sont les appropriations, les pratiques et les fabriques de l'îlot Prairie au Duc ? Comment ces habitants composent-ils avec ce cadre pour y

1 - C. DE PORTZAMPARC, cité par G. de BURE, « Christian de Portzamparc », ed. Terrail, 2003

habiter à un moment donné et quel en est le résultat ? Qui sont les protagonistes qui agissent sur la manière d'habiter d'un individu ? Il ne s'agissait pas de mettre en comparaison les points énoncés par le concepteur et les usages qu'en font les habitants, mais plutôt de faire ressortir des singularités dans les manières d'habiter, lues pendant mon enquête, dues notamment à la typologie des logements et de l'îlot ouvert. Je me suis donc intéressée aux logements et à leurs appropriations puis aux espaces intermédiaires, dont la réglementation prime sur les désirs des habitants et enfin à la cohabitation à l'échelle d'un immeuble. Le deuxième chapitre de ce mémoire traitant des formes de cohabitations à l'échelle de l'îlot.

L'appartement : fabriques et compositions

Chacun ses règles du jeu

Les préoccupations en termes d'aménagement et d'organisation des espaces sont aussi nombreuses que le nombre de logements que j'ai visité et propres à chacun des ménages que j'ai visités. Comment chaque habitant prend-il soin de composer son logement ? Qu'est-ce qui se retrouve dans plusieurs logements, dans quelle mesure l'espace prescrit des appropriations et comment cet espace se compose-t-il avec les désirs de ces habitants ? Je ne serai pas exhaustive en racontant comment sont habités les logements de l'îlot Prairie au Duc. L'habitat, d'après le dictionnaire de l'Habitat et du logement², est « *le projet d'engager l'espace habité dans la construction de soi* ». Ainsi, en fonction de leurs aspirations, les habitants agencent, transforment et adaptent leurs logements à leurs modes de vie. Même si la tendance du temps d'occupation des habitants locataires est plus basse que celle des habitants

2 - M. SEGAUD, J. BRUN, J.-C. DRIANT « Dictionnaire de l'habitat et du logement », éd. Armand Colin, 2002, 451p

propriétaires, j'ai remarqué que les volontés d'aménagement et d'optimisation de l'espace dépendent plus du mode d'habiter et de la typologie du ménage que de leur statut d'occupation.

Selon Bérangère, locataire d'un T4, le logement est l'espace de plus grande liberté qu'elle connaît. En termes d'aménagement, il y a tout de même des limites : celles écrites sur son bail de locataire, celles tacites de la bienséance et celles qu'elle a elle-même mis en place. Même si son statut d'occupation cadre ses appropriations (pas trop de trous dans les murs, respect du cloisonnement des pièces, des peintures et des sols), elle compose avec ce cadre pour y développer ses propres règles de vie : l'organisation de son quotidien, le rythme qu'elle y instaure, les usages des pièces, les espaces mis en commun, les petites habitudes, etc. Comme l'explique Marion Ségaud³ : « *C'est l'espace dans lequel on instaure nos propres règles* ». Pour Bérangère comme pour tous les habitants que j'ai rencontrés, il y a une volonté de donner du sens à l'espace pour créer un endroit propice à l'épanouissement de chacun des membres du ménage. Pour elle qui habite son logement en location depuis six ans, il s'agit d'en faire l'espace le plus « *ergonomique* » qui soit. Tout doit être optimisé et jouer un rôle défini dans son quotidien. Les choses doivent être rangées et organisées pour être favorables à ce développement de soi.

« *Moi j'ai surtout fait un rubicube de meubles, vous voyez, je passe souvent du temps à changer les meubles d'un endroit à l'autre pour que ce soit le plus ergonomique possible.* »

Bérangère, locataire d'un T4

Ainsi, l'espace du logement devient aussi celui du développement de la créativité. Le logement de Bérangère est un « logement outil », pensé pour laisser place à ses loisirs. Le logement se doit d'être un espace où on se sent bien, où on peut se détendre et

3 - M. SEGAUD, « Anthropologie de l'espace », éd. Armand Colin, 2007, 222p

qui équilibre nos pensées. Cela passe par un espace rangé pour cette habitante. Mais paradoxalement, elle passe son temps à repenser au mieux l'optimisation de son logement, comme si ce lieu de tranquillité pouvait toujours être mieux. Et c'est cette créativité voulue possible grâce à un espace ergonomique qui se retrouve dans cette action d'optimisation. Les appartements, par leur simplicité et la singularité qu'ils donnent à chacune des pièces (attenante au salon, ayant pour vue l'esplanade, possédant un grand placard, etc.) permettent une multitude de remises en question de son aménagement, adaptables à un moment de vie, ce que j'ai pu aussi expérimenter dans mon propre logement.

Dans la même optique, pour Marie S., son appartement doit être un espace heureux qui permet à tous les membres de sa famille de se retrouver seuls ou ensemble, de se réfugier en étant l'endroit le plus confortable qu'il soit. L'appartement doit être un espace de retrait dans lequel on prend du recul sur la vie à l'extérieur, qui est aussi la vie avec les autres. L'appartement, c'est l'endroit pour se construire et réfléchir. C'est l'inverse de la confusion, c'est son petit monde idéal, où elle et ses enfants se sentent bien.

« C'est assez important pour moi le logement, s'y sentir bien. D'expérience, on avait acheté une maison avec euhh.. fin ça a toujours été très important pour moi. Et à tel point qu'on avait acheté une maison avec Henri sur Lorient, une vieille maison des années 30 y'avait beaucoup de potentiel, mais bon c'était le mauvais choix quoi... premier achat, mauvais choix. C'est-à-dire que y'avait énormément de boulot à faire dedans, c'était pas.. Elle était très mal exposée et en fait j'ai été ouais assez malheureuse dans cette maison. J'y arrivais pas. J'arrivais pas à créer quelque chose. »

Marie S, locataire d'un T3

La visite d'un T4 : quel rôle à chaque espace ?

Ici, nous allons tenter d'analyser comment sont perçus chaque espace du logement, en fonction de leur disposition les uns par rapport aux autres, du statut d'occupation du ménage et de sa typologie. Je m'appuie, dans ce paragraphe, sur l'exemple des logements T4, ceux que j'ai le plus visité (*voir photos annexes p.136*).

Commençons par l'entrée, qu'on pourrait appeler « *le carrefour de l'appartement* »⁴, l'espace qui dessert les autres et celui qui fait l'interface avec l'extérieur du logement. L'entrée est un peu multifonction, elle prend un rôle différent selon l'espace depuis lequel on la regarde. Plus précisément, ce sont ses quatre portes qui la qualifient. Celle qui mène à la cuisine est souvent fermée, elle permet de limiter la diffusion des odeurs dans l'appartement ainsi que le bruit de ceux qui y préparent à manger. Côté nuit, la porte qui sépare l'entrée du couloir desservant chambres et salles de bain, préserve l'intimité, la tranquillité et le silence de ces pièces. Côté salon, la porte est vitrée et quasiment tout le temps laissée ouverte dans les appartements visités. Et enfin sa quatrième porte, la plus épaisse, la seule verrouillée, donne sur le palier. Le rôle défini d'une entrée ; l'espace de transition entre l'extérieur et l'intérieur du logement, où l'on enlève ses chaussures, où l'on dépose ses clefs, où l'on accueille des visiteurs. Celui aussi de SAS thermique et phonique entre les parties communes et le reste de l'appartement. Dans ces logements, l'entrée ne fait que 2 m², j'y ai souvent retrouvé un petit meuble dans lequel sont entreposées des chaussures et où sont posées les clefs.

Continuons la visite par le séjour, presque un carré de 25 m² en plus d'un espace un peu particulier de double hauteur (*voir Espace indéfini devenu endroit préféré p.50*). Là, les aménagements et le

4 - M. ELEB, P. SIMON, « Entre confort, désir et normes : le logement contemporain », PUCA, 2013, p.125



Photo en haut : ma cuisine en 2016.

Photo en bas : ma cuisine en 2020.

photos personnelles

Le mobilier est varié même si on retrouve à chaque fois les mêmes types d'objets : canapés, télévision, bureaux, grandes tables à manger, petites tables basses, etc. Les séjours sont les espaces les plus lumineux des appartements de l'îlot, en plus d'être les plus spacieux. Ce sont les pièces où les membres du ménage se retrouvent et où se superposent leurs modes d'habiter. Marie, locataire d'un T3, a attribué un coin du salon à son fils (qui partage sa chambre avec sa sœur) pour y installer son bureau. Les enfants ont ainsi chacun leur espace de travail. La grande superficie des séjours comparée à celle des chambres laisse la possibilité aux appropriations individuelles de déborder sur le séjour. Anaïs, propriétaire d'un T4, me décrit l'aménagement de son salon :

« Dans ce salon, on a un grand canapé coin télé, on a un piano, on a une table à manger qui est pas très grande et puis récemment, j'y ai installé mon bureau. Les enfants ont aussi chacun leur coin jeu dans un coin du séjour, ça leur permet d'avoir un espace à eux en plus de leur chambre et en même temps, on est ensemble, c'est sympa ! »

Anaïs, propriétaire d'un T4

La cuisine est située au milieu de l'appartement, elle fait environ 12 m² et n'a été équipée que d'un meuble avec évier lors de la livraison des appartements en 2007. Les propriétaires que j'ai rencontrés ont tous investi dans une cuisine équipée, le plus gros budget et généralement le seul débloqué pour faire des travaux dans ces appartements. Julien et Sophie, couple de quarantennaires propriétaires d'un T4 ont ainsi décidé d'ouvrir la cuisine sur le salon. Leur cuisine devient visible, mise en avant, la tendance des cuisines américaines qu'ils ont suivie il y a 10 ans. Meubles hauts, meubles bas, plan de travail et îlot central, la cuisine est devenue leur pièce préférée, celle à laquelle ils accordent le plus de soin, et le plus d'argent. Du côté des locataires, l'enjeu de la cuisine est un peu différent, celui d'en faire l'espace le plus ergonomique et agréable possible sans trop y investir. Il y a ceux qui récupèrent



L'espace du séjour, appartement en colocation.
photo personnelle

des anciens aménagements bricolés des locataires précédents et ceux qui font eux même leur propre cuisine en montant quelques étagères.

« *Nous la cuisine, c'est de la récup, y'a des meubles qui étaient là avant et d'autres qu'on a récupéré, y'a jamais assez de place, on ajoute tout le temps des ptits meubles.* »

Yuna, locataire d'un T4

En ce qui concerne mon appartement, la cuisine est la pièce dans laquelle nous avons le plus investi. On y a installé un plan de travail, des étagères et une gazinière en 2020 puisqu'on avait besoin de plus d'espace pour cuisiner (*voir photos p.44*). La cuisine, par rapport au salon, est un espace commun plus privé puisqu'il est moins amené à recevoir des visiteurs.

Attenante au séjour, la pièce de 12 m² fait le plus souvent l'objet de chambre parentale ou, dans le cas des colocations, la chambre de celui qui se lève le plus tôt ou se couche le plus tard. Cette chambre, séparée des deux autres qui sont associées à un espace nuit pourrait aussi être une chambre d'amis, une chambre d'ado, un bureau, un salon supplémentaire, etc. Comme l'explique Monique Eleb⁵, cette chambre qui déroge à la répartition jour/nuit des pièces dans les appartements et qui se voit de plus en plus dans les plans de logements, est plus autonome dans le cas où elle possède une salle de bain. C'est aussi une pièce pensée pour être réversible et s'adapter à l'évolution d'un ménage. Elle s'adapte ainsi à plusieurs typologies de ménages et a souvent changé de fonction au moins une fois dans le cas des habitants dont le temps d'occupation dépasse les cinq ans.

Les appartements T4 possèdent tous deux salles d'eau : une salle de bain avec baignoire et une plus petite avec douche. Pour

5 - M. ELEB, P. SIMON, « Entre confort, désir et normes : le logement contemporain », PUCA, 2013, p.125

certains, la salle de douche se trouve directement dans la chambre attenante au séjour, alors qu'elle est à côté de la salle de bain pour les autres. Maxime a choisi de laisser la salle de douche à sa fille de 15 ans et de donner à sa salle de bain la fonction supplémentaire de buanderie.

« *J'ai installé une deuxième barre de douche pour mettre des cintres au-dessus de la baignoire. Voilà, c'est un peu la lingerie, la buanderie, même si le lave-linge est sans la cuisine.* »

Maxime, propriétaire d'un T3

La petite salle de bain est généralement moins utilisée à cause de sa taille et est ainsi souvent réservée aux invités.

« *Il y a vite de la buée partout, on peut à peine s'habiller dedans.* »

Lola, locataire d'un T4

« *C'est un peu la salle de bain des invités, je sais pas trop pourquoi, mais quand quelqu'un vient et veut prendre une douche, on lui propose directement d'aller dans la petite, il y a moins d'affaires à nous.* »

Kooka, locataire d'un T3

Enfin, les deux autres chambres, qui sont attribuées aux enfants dans le cas des familles, sont beaucoup moins occupées en journée. Peut-être parce que l'espace du séjour est plus lumineux ? ou peut-être parce qu'il laisse à chacun la possibilité d'y aménager son « coin » ? Quoi qu'il en soit, la chambre reste l'endroit où l'on va quand on a envie d'être seul, l'endroit le plus privé pour un membre du ménage, celui de liberté qui laisse l'individu y mettre ses propres règles.

« *Ici c'est la chambre de notre fille, elle a son lit en hauteur et en-dessous elle a aménagé son coin coussins, c'est elle qui a choisi de faire ça comme ça, c'est son ptit coin quoi ...* »

Mélanie, propriétaire d'un T3

Espace indéfini devenu endroit préféré

« La double-hauteur », « la véranda », « le décroché », « le jardin d'hiver », « le coin de Nathalia », « le puits de lumière », « la verrière », « la cabane », « notre balcon d'hiver », « le petit salon », « le belvédère » ... Autant de termes différents que d'interviewés pour qualifier cet espace non défini par les baux de location, présent dans les séjours des appartements de l'île extenso (*voir photos ci-contre*). Cette appropriation par les mots révèle finement les appropriations que font les habitants de leur logement. Et plus précisément, c'est comme si ce petit espace à lui tout seul était révélateur des modes d'habiter de chacun. Il est intéressant de relever que, pour tous, il y a eu une difficulté à appréhender puis à aménager cet espace. Ce n'est que progressivement, après plusieurs mois, que l'idée d'une fonction particulière à lui attribuer leur est venue. On peut souligner également le fait qu'il s'agisse de l'espace qui a connu le plus de modifications dans les appartements visités ; des changements liés à des moments de vie. Par exemple, Sophie me raconte qu'avant d'être un petit salon, il s'agissait du coin jeu de sa fille qui a grandi aujourd'hui. J'ai aussi cet espace particulier dans mon appartement ; au début de notre colocation, sans trop savoir quoi en faire et sans trop se connaître toutes les trois, on avait décidé d'y mettre un « coin lecture », qui servait plus à faire sécher le linge au soleil qu'à lire des livres finalement. C'était un peu l'idée qu'on se faisait d'un coin ensoleillé qui ressemblait à un balcon fermé ; enfin, il s'agissait surtout d'idées chinées sur les réseaux sociaux qu'on avait envie de reproduire. Et puis avec le temps ; on a décidé d'y intégrer une partie de notre salon, en y plaçant un canapé, un tapis et quelques plantes. Depuis, on y va beaucoup plus et on apprécie ce coin pour manger au soleil le midi, faire un fumoir le temps d'une soirée, ou comme espace pour travailler l'après-midi. Alors on pourrait se demander pourquoi cet espace est si difficile à appréhender et moins intuitif pour ces habitants ? Et pourquoi son temps d'appropriation est beaucoup plus long que les autres pièces



Espace de double hauteur sous plafond dans les séjours des appartements de l'îlot Prairie au Duc.
photo personnelle

de l'appartement ? Il y a une vraie réflexion sur l'aménagement de cet espace vu comme une sorte de « quartier libre » dans lequel aucune règle prédéfinie de nos mœurs n'est applicable (un salon = un canapé, une salle à manger = une table à manger par exemple). Est-ce parce qu'il s'agit d'un espace inhabituel dans un appartement ou bien est-ce cette typologie particulière de double hauteur lumineuse qui laisse les habitants avec ce sentiment ambigu de ne pas savoir quoi en faire ? Est-ce un espace en trop ou bien un espace en plus ? Objectivement, si on regarde un logement vide, ces quelques mètres carrés permettent avant tout d'apporter de la lumière en abondance et de chauffer les appartements en profitant d'une exposition sud. N'étant pas fermé et n'étant qualifiable ni de balcon, ni de loggia, ils n'ont aucune mention particulière dans les baux de location et sont considérés comme faisant partie de l'espace du séjour. Or, à l'usage, il y a une vraie dissociation de cet espace de celui du séjour de la part des habitants. Il aurait été intéressant de connaître les intentions de l'architecte en matière d'usage de cet espace, mais mes demandes d'entretien n'ont pas donné suite. Je n'aurai donc pas de réponse de la part du concepteur ; néanmoins, on peut souligner son résultat et finalement le fait qu'il soit apprécié par tous les habitants et devenu, pour beaucoup, leur endroit préféré dans l'appartement. Il s'agit du premier qu'ils présentent aux invités lors d'une visite et de celui auquel ils ont attribué un petit nom. Il s'agit presque de l'espace le plus approprié des appartements et comme l'explique Jean-Charles Depaule⁶ : « *Le nommer, comme nous le faisons quotidiennement en puisant dans le lexique disponible ou en nous risquant à détourner ou inventer un terme (« petit nom »), c'est non seulement reconnaître un lieu, mais se l'approprier lui donner consistance en le faisant sien, lui prêter un sens, le produire en quelque sorte* » .

6 - J.-CH. DEPAULE, « L'impossibilité du vide : fiction littéraire et espaces habités », Communications, « Manières d'habiter », 2002, p.235

L'ambiguïté des espaces intermédiaires

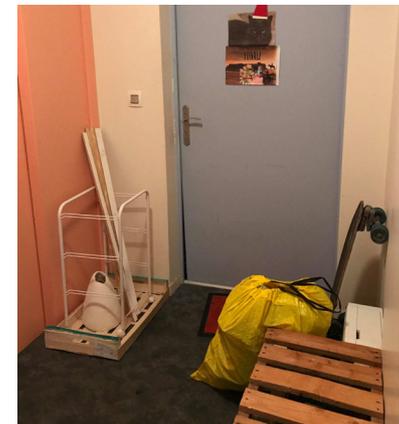
Les halls d'immeuble, l'esplanade commune, les paliers, les ascenseurs, la cage d'escalier, le local vélo et le local poubelle constituent les espaces intermédiaires entre les espaces privés et les espaces publics. Si l'on s'en tient aux limites physiques de l'îlot. Au-delà d'être des espaces de transition entre l'extérieur et le chez-soi ainsi que des espaces pratiques qui proposent des services destinés à ses habitants, j'ai étudié dans ce passage comment sont habités ces espaces-là et à quel point ils n'ont pas uniquement l'usage de passage ou de leur fonction définie pour les habitants de l'îlot. Le séparatif entre la destination de ces espaces, énoncée par la copropriété sur les baux et les usages qu'en font les habitants m'a frappé durant cette enquête. Nous regarderons ici les paliers, l'esplanade commune et le parking qui en font trois illustrations.

Les paliers et leurs cagibis

L'entrée dans le logement, comme sa sortie, n'est qu'une succession de seuils qui nous amène de l'espace public à l'espace privé. On passe le digicode puis on prend une première porte, un peu lourde à pousser sur laquelle on évite de toucher la poignée. On arrive ensuite dans le hall d'entrée et on appuie sur le bouton lumineux de l'ascenseur. Puis le numéro d'étage, quelques secondes un peu angoissantes s'en suivent et on est presque arrivé, on est sur le palier. On fait quelques pas sur cette moquette bleue, la lumière automatique s'allume, on marche sur le paillason, on déverrouille la porte puis nous y sommes, chez-nous. Ce rituel devient mécanique, on l'intègre intuitivement en le pratiquant quotidiennement. Dans les immeubles de l'îlot Prairie au Duc, je me suis plus particulièrement intéressée aux paliers, identiques à tous les étages dans leur nature. Chaque palier fait environ 3 m² et possède cinq portes qui mènent à l'ascenseur, l'escalier, deux

appartements et un petit local technique d'environ 1 m².

En comparaison à d'autres immeubles comme les barres des grands ensembles, on parlera ici de palier, nom commun utilisé par les habitants pour le décrire, plutôt que d'un couloir. En effet, le premier synonyme du couloir d'après le CNTRL est « *passage* » qui rend bien compte de sa fonction première de laisser passer ceux qui entrent ou sortent de chez eux. Le palier, à l'origine, définit la plate-forme située au sommet d'un escalier ou entre deux volées. Le palier fait surtout référence à l'immeuble haussmannien ou l'immeuble ancien de centre-ville dans lesquels il dessert souvent un seul appartement, voire deux. Il est souvent aménagé avec un petit pot de fleurs et un joli paillason. Le palier de l'escalier prend alors ce nouveau rôle de dernier seuil d'entrée, en restant l'espace de passage pour les autres habitants, il est aussi un lieu d'exposition pour ceux qui y mettent des objets. Dans le cas des immeubles de l'îlot Prairie au Duc, il ne s'agit pas, dans sa définition, d'un palier, puisque l'escalier et ses paliers sont indépendants de ces espaces qui desservent les appartements, séparés d'ailleurs par une porte à chaque étage. Néanmoins, les habitants comme la copropriété, nomment ces espaces les paliers des appartements, sûrement une dénomination due à leur taille plutôt réduite et la privatisation que les habitants en font. Contrairement aux paliers d'escaliers qui mènent directement à des appartements dans le cas d'immeubles anciens, ceux de l'îlot Prairie au Duc ne sont pas sujets au passage des autres habitants de l'immeuble, l'escalier étant indépendant. Le seul passage fréquent est donc celui du voisin d'en face, et ponctuellement de ses invités ou du personnel de la copropriété. Même s'il reste ouvert aux autres membres de l'immeuble, on sait qu'il n'y a généralement que celui d'en face qui y passe. Le palier est ainsi plus privatisé et approprié par ses habitants d'étage. Ils y laissent sans trop d'inquiétude leurs vélos sans antivol, des objets divers comme le parapluie qui sèche, et j'ai même vu des habitants y déposer leurs chaussures. Ces appropriations sont, sur le bail, interdites, mais à l'usage, nombreux des paliers sont occupés,



Les paliers.
photos personnelles

un moyen de laisser ces objets, parfois encombrants et relatifs à l'extérieur dans cet entre-deux et de se sentir déjà presque chez-soi quand on arrive sur le palier.

Sur ces paliers, il y a aussi ces locaux techniques, appelés souvent « *cagibis* » par les habitants. On voit clairement dans cette dénomination une appropriation de ces derniers qui leur donne l'usage de local de stockage et de rangement. Ce « *petit placard* », si on s'en tient au terme donné par un des habitants interrogé, est partagé entre les deux appartements du palier. Il y a ainsi deux cas de figure : ceux qui y stockent des encombrants sans trop de valeur en laissant naturellement de la place à leur voisin et ceux qui n'y mettent rien. Il y a, sur ces espaces de palier et de cagibis, des négociations, silencieuses ou discutées, entre les habitants de l'étage qui s'accordent souvent sur le fait d'y laisser des objets ou non. La copropriété interdit ces appropriations, rappelant souvent par des courriers, qu'il s'agit avant tout d'un espace technique qui doit être accessible pour une éventuelle intervention, des rappels à l'ordre non entendus le plus souvent.

L'esplanade plantée

8 h Personne ne passe, le soleil vient éclairer légèrement une partie du jardin.

9 h Des enfants s'attendent pour partir ensemble à l'école. L'esplanade est le point de rendez-vous.

10 h Les jardiniers taillent les haies.

11 h Les arrosages automatiques s'allument.

12 h Quelques habitants semblent rentrer chez eux ou en sortir pour déjeuner.

13 h Mêmes observations qu'à midi.

14 h Rien ne se passe, il commence à pleuvoir.

15 h Rien ne se passe mais la pluie s'est arrêtée.

16 h Des enfants rentrent de l'école avec leurs parents et s'arrêtent goûter sur l'esplanade.

17 h Des ados rentrent en groupe de leur école, collège ou lycée.

18 h Un monsieur joue au foot avec deux enfants, probablement ses fils.

19 h Rien ne se passe, tout le monde semble être chez-soi.

Sur le papier, cet espace commun au centre de l'îlot est une deuxième trajectoire proposée aux habitants pour entrer chez eux. La première est directe depuis la rue : celle du digicode puis du hall d'immeuble. Pour prendre ce deuxième itinéraire, il faut passer par une grille qui donne elle aussi sur la rue puis traverser cet espace pour ensuite accéder aux immeubles par le R+1. Au lieu de longer les immeubles sur un trottoir, il est donc proposé aux habitants de marcher quelques minutes dans un espace planté, sans bruits motorisés. À l'usage, ce trajet est peu emprunté par les adultes qui gardent le pass digicode et pour ceux qui ont des enfants, leur confient la clef de la grille. Ces enfants se connaissent généralement de l'école du quartier, ils rentrent souvent à plusieurs grâce à cette clef. Pour les autres typologies de ménages (notamment les colocations), l'utilisation de ce cheminement est variable, certains l'empruntent quand ils estiment qu'il s'agit d'un raccourci, d'autres non car il n'est pas adapté à leur moyen de déplacement (vélo, poussette) : il faut prendre des escaliers pour y passer. Les familles utilisent aussi cet espace en soirée et le week-end pour se retrouver entre amis. Il y a aussi eu quelques fêtes de voisins il y a plusieurs années. Et souvent, les parents laissent leurs enfants descendre y jouer sans eux, rassurés par les grilles qui ferment le jardin à la rue et pouvant avoir un point de vue sur l'espace en question depuis leurs appartements.

Une des caractéristiques de cet espace commun est qu'il est appelé « *esplanade* » par la copropriété et plutôt « *jardin* » par les habitants. Le jardin en ville répond au calme et à la nature recherchés par les citadins pour contrebalancer avec le rythme urbain. Ce terme convoque une domestication de la part de ces habitants qui le situent comme un espace de loisirs attendant au

logement. C'est d'ailleurs ce qui se retrouve dans les usages décrits plus haut. Or, rien n'est pensé pour qu'il s'agisse d'un jardin par définition : il ne présente aucune assise, aucun espace de plantation, mais uniquement des plantes d'ornement. Mais sa situation centrale et son caractère privatif déterminé par ses grilles lui donnent cette vocation de jardin, ce qu'intègrent naturellement les habitants.

Suite à un courrier commun à tous les résidents qui demandait aux habitants de retirer immédiatement le but de foot et le panier de basket qui avaient été installé à l'initiative de quelques-uns d'entre eux (voir annexe p.140), j'ai contacté la copropriété pour en savoir plus sur les droits à cet espace. Le cabinet Piveteau, gérant de cet espace commun m'a expliqué qu'il ne s'agissait pas d'une « aire de jeux » mais bien d'une « esplanade de promenade »⁷. Sans possibilité d'avoir une explication supplémentaire, je me suis renseignée auprès des habitants propriétaires pour en savoir plus sur le droit à cette esplanade définie, si l'on s'en tient au CNTRL, comme « vaste espace libre ou aménagé comme lieu de promenade ». Ils m'ont expliqué que des propriétaires s'étaient plaints des cris d'enfants en journée, ce qui avait amené la copropriété à limiter ces usages. De plus, les enfants qui jouent dans les herbes piétinent les tuyaux d'arrosage automatique, ce qui demande régulièrement aux propriétaires d'investir pour renouveler ces équipements. Il y a sur cet espace une division entre les propriétaires et les locataires. Les propriétaires étant plus au courant de la destination de cet espace et finançant directement ces dédommagements. Les locataires ont, eux, pour souvent, découvert ce jardin un peu par hasard sans qu'il ne leur ait été présenté lors de la première visite. Les habitants qui s'approprient cet espace comme espace de jeu sont principalement des habitants locataires. J'ai d'ailleurs relevé un message accroché dans l'ascenseur de l'immeuble jaune suite à ce courrier (voir annexe p.141) qui dénonçait l'attitude des propriétaires face à cet

7 - d'après F. HUGUET, gestionnaire locatif de l'île Extensio

espace commun.

« Peut-être serait-il plus constructif de diriger toute cette colère vers les vrais responsables : à savoir les propriétaires et leurs représentants qui préfèrent les graminées et leur entretien aux enfants et aux familles qui leur payent un loyer. »

Extrait d'un mot retrouvé dans l'un des ascenseurs de l'île Extensio

Le parking sous la dalle

L'îlot Prairie au Duc est surélevé sur une dalle dans laquelle se trouve un parking commun à chaque immeuble. Une seule entrée du parking est possible (depuis la rue Jean-Simon Voruz), qui mène lui, à chaque immeuble par un R-1. Il est important de préciser qu'une fois dans le parking, nous n'avons pas besoin de clef pour entrer dans chaque immeuble. Ainsi, je peux aller dans n'importe quel bâtiment de l'îlot depuis le parking, sans sonner et sans aucune clef. C'est d'ailleurs comme ça que je me suis déplacée entre les immeubles pour demander des entretiens.

« Pour tout vous dire, ça, vous le gardez pour vous, j'ai eu un amoureux dans un des immeubles et je pouvais passer de mon appartement à son appartement par le garage, sans avoir à sonner ni à utiliser la clef. »

Habitante voulant rester anonyme pour cette anecdote

Cette possibilité d'accéder depuis le parking à tous les paliers n'est pas du tout sécurisant pour les locataires. Des histoires d'infractions de voitures et des cambriolages ont régulièrement lieu. Un des immeubles de propriétaires indivis a choisi de verrouiller toutes les entrées dans l'immeuble possibles depuis le parking ; c'est-à-dire la porte menant aux escaliers et à l'ascenseur qui possède maintenant un code d'accès. Marie F., locataire de l'immeuble rouge m'explique qu'il y a souvent des mots sur la porte d'accès au parking rappelant de bien attendre que la porte automatique commune se referme à chaque fois pour vérifier que

personne n'entre, « *mais personne ne le fait...* ». Cette situation rend les immeubles plus accessibles, plus exposés aux intrusions et ainsi les appartements beaucoup plus vulnérables. La taille du parking, et sa lumière artificielle en font un espace d'insécurité dans lequel on préfère avoir une place près de sa porte d'immeuble plutôt que d'avoir à le traverser pour rentrer chez soi.

« *Quelqu'un peut très bien entrer avec un camion et accéder à tous les appartements d'un immeuble, c'est déjà arrivé d'ailleurs* ».

Victor, locataire d'un T2

Ces sentiments d'insécurité sont néanmoins plus attachés à la nuit et à l'hiver. En journée, et surtout le week-end, certains bricolent sur leur place attitrée, des enfants d'immeubles différents se rejoignent pour faire du roller et imaginer des parcours de jeu ou d'autres viennent y peindre un meuble à la bombe. Une étonnante dichotomie des appropriations se lie donc selon la temporalité jour/nuit. Le parking est à la fois le lieu de l'insécurité et l'espace commun le plus fréquenté par tous les habitants de l'îlot.

Cohabiter : négociations et compromis

Selon Hélène Heuillet, « *habiter c'est être chez-soi, mais être chez-soi, c'est toujours être chez l'autre* »⁷ ; nous habitons selon un certain équilibre entre ce que nous nous considérons comme propre et ce qui ne l'est pas. En ville, nous vivons les uns à côté et au-dessus des autres. Notre espace est nécessairement en lien avec celui d'un voisin. Ainsi, la cloison qui sépare la chambre du salon, le palier entre deux appartements ou encore le mur de la salle de bain mitoyen à celui du voisin, constituent des frontières qui sont partagées. Ces frontières sont à la fois celles qui nous séparent et celles qui nous rapprochent d'autrui. « *Lorsque que je suis chez moi, le voisin constitue déjà une sphère publique, c'est un espace*

transitionnel entre le privé et le public. Le voisin sait à quelle culture j'appartiens, quelle fête je fais, quand je fais mon ménage. Il connaît un peu ma vie privée. Mais il me met dans un rapport public quand il sonne à ma porte. »⁸. Il y a aussi des frontières internes à l'appartement qui séparent les membres du ménage (les portes et les cloisons, les couloirs, les dégagements, etc.). Comment cohabitent les habitants de l'îlot Prairie au Duc dans leurs appartements ? Et dans leurs immeubles ? Nous parlerons de la cohabitation à l'échelle de l'îlot dans le chapitre suivant.

Cohabiter en colocation

En moyenne sur cet îlot, la part des colocations représente près de 60 % des habitants des trois immeubles entièrement en locatifs dont le propriétaire est unique contre 10 % dans les immeubles de propriétaires indivis⁹. Et depuis cinq ans, cette part des colocations augmente considérablement dans les immeubles en locatifs. Pour cause, une augmentation d'étudiants et de jeunes actifs dans le quartier, adeptes de ce mode de vie avantageux qui se répand de plus en plus. La colocation se déploie en France depuis les quinze dernières années. Un mode de vie qui permet de partager les charges à plusieurs et qui suit la tendance qui consiste à se mettre en ménage plus tard et moins qu'auparavant. La colocation est un bon compromis pour se développer individuellement tout en répondant à un besoin de sociabilité. Ainsi, comme à l'échelle de l'îlot, on retrouve, en plus des colocations étudiantes, de plus en plus de colocataires ayant entre 25 et 30 ans et étant en activité professionnelle.

Vivre en colocation implique de poser des règles communes qui coexistent avec des rythmes de vie souvent différents. Une colocation ne recherche pas l'homogénéité, mais plutôt

8 - H. L'HEUILLET, « Sommes-nous condamnés à vivre ensemble ? », les chemins de la philosophie par A. VAN REETH, FRANCE CULTURE, 2019, 57min

9 - D'après F. HUGUET, gestionnaire locatif des immeubles de l'île Extensio

l'harmonie. Elle est faite de négociations, de compromis et d'une reconnaissance de l'individu lui-même et de son intimité plus forte que dans un ménage constitué d'un couple avec enfants. Les immeubles de l'îlot qui concentrent le plus de colocations « *se prêtent bien à ce mode de vie* » selon Frédéric Huguet. Ils possèdent deux ou trois chambres de tailles semblables (environ 10 m²), une cuisine séparée, deux salles d'eau et surtout un grand salon offrant de nombreuses possibilités d'agencement mobilier.

« En fait, on a chacun notre coin. Léo il fait sa peinture là et ça, c'est mon coin. Et on a chacun notre espace dans le salon et puis après on mange au milieu et puis y'a les poissons aussi dans ce coin. En fait l'idée de base c'était que ce soit un peu un appart atelier en faisant attention bien sur parce qu'on veut récupérer notre caution. Qu'on puisse travailler en fait dans le salon. Parce qu'on est aux beaux-arts et parfois c'est compliqué d'avoir la place qu'on veut donc là on peut vraiment travailler. Après ça dépend vraiment de chacun, de la volonté qu'il a. On fait ce qu'on veut de notre espace en fait. [...] Et puis, notre espace salon, on va dire que c'est un peu cet endroit-là [montre une petite partie de la pièce.] et puis ici finalement quand on tourne le canapé et qu'on fait des projections film »

Nathalia, locataire d'un T4

Nathalia vit en colocation avec deux étudiants de son école. Ils ont choisi de diviser le salon en trois pour que chacun y ait son espace. Le séjour, dans ses limites en plan, est un peu une pièce multifonction qui accueille à la fois le travail comme les moments de convivialité (se retrouver entre membres de la colocation, inviter des amis extérieurs, etc.) en fonction de sa temporalité. Dans mon appartement, c'est un peu le même fonctionnement ; nous avons deux espaces de travail disponibles et un coin canapés qui ne fait pas l'objet de moments studieux. Ainsi, on considère à un moment donné, un espace de travail comme le nôtre dans une pièce partagée, qui peut être considéré de la même manière par

une de mes colocataires à un autre moment. C'est aussi le cas de Lucie et Kooka qui ont installé une table de travail dans leur salon qu'elles se partagent dans la journée en fonction de leurs horaires de travail. Dans les colocations que j'ai rencontrées, le salon est occupé la quasi-totalité de la journée par les locataires, beaucoup plus que les chambres. Les salons étant beaucoup plus grands que les chambres et offrant une lumière plus intense grâce aux systèmes de double-hauteur, ils sont beaucoup plus utilisés pour y installer des espaces de travail. Les bureaux personnels qu'on retrouve dans les chambres ne servent finalement qu'à accumuler des tas de vêtements, des bouquins ou n'existent même pas ;

« J'ai même pas ressenti le besoin d'installer un bureau dans ma chambre. »

Kooka, locataire d'un T3

L'espace de double-hauteur sous plafond constitue un espace où l'on est seul dans l'espace commun. Ce qui s'explique en premier lieu par sa taille réduite, mais aussi par son caractère intime, rendu possible en étant en retrait du reste de la pièce.

Le moment de cuisine et celui de la prise du repas est souvent un prétexte pour se retrouver pour les colocataires. Il y a ceux qui n'ont pas le même rythme de vie et qui mangent à des horaires différents puis ceux qui se retrouvent pour les moments de repas. La cuisine séparée « *est bien adaptée à notre mode de vie* » selon Armelle ; elle permet aux locataires de se préparer un repas sans déranger ceux qui sont dans les autres pièces de l'appartement, de faire couler son café le matin sans réveiller ceux qui dorment encore. C'est aussi une pièce en plus, suffisamment grande pour multiplier les lieux conviviaux, et ne pas être tout le temps les uns avec les autres.

La particularité de ces appartements est aussi la présence d'une salle d'eau et d'une salle de bain. Au départ, cette pièce d'eau en

plus est souvent vue comme un plus pour les colocataires ; c'est le cas aussi pour les amis visiteurs « *la chance, vous avez deux salles de bain, c'est le top pour une coloc ça !* ». À l'usage, selon les récits de mes voisins, la plus petite est finalement rarement utilisée, les rythmes de vie étant différents, c'est rare que tout le monde veuille se doucher en même temps et les colocataires privilégient la salle de bain qui offre plus d'espace.

Cohabiter en famille

Dans ce passage, nous parlerons uniquement des familles avec enfants, qu'elles soient constituées d'un couple ou d'un seul parent. Les familles monoparentales représentent la majorité des familles habitant en location, ce que Frédéric Huguet explique par le fait que ces appartements soient souvent choisis comme situation provisoire. Selon les résultats reçus d'un questionnaire distribué à l'ensemble des habitants de l'îlot, il s'agit majoritairement de familles avec deux ou trois enfants.

« *Avoir chacun son espace, j'estime que c'est important pour se retrouver soi.* »

Marie S., locataire d'un T3

Dans des modes de vie où la reconnaissance de l'individu et le besoin d'une intimité pour chaque membre d'une famille ne cesse de s'affirmer, les logements ne sont plus des successions de pièces en enfilade comme ils ont pu l'être auparavant, mais laissent de plus en plus de seuils permettant à chacun de s'isoler à un moment donné (couloir, dégagement, multiplication des portes, etc.). Le besoin d'un espace d'expression et de contrôle est d'autant plus important pour des enfants ; un espace qu'ils peuvent maîtriser au sein de la structure familiale qu'est le logement, où leurs choix valent plus que ceux des autres. Comme le rappelle Monique Eleb¹, l'appartement signifie « *divisé en parties* » ; chaque pièce a un rôle distinct et les cloisons limitent le territoire de chacun des

membres du ménage.

Prenons les appartements T4 qui sont les plus importants à l'échelle de l'îlot. L'architecte, Christian de Portzamparc, n'a pas reproduit totalement la répartition jour/nuit des espaces. Si l'on regarde la distribution des pièces, un espace nuit est clairement dans la moitié nord de l'appartement, séparé du séjour par un sas d'entrée ; et une chambre en plus est située de l'autre côté, attenante au séjour. Cette pièce laisse la possibilité aux habitants de donner plus d'autonomie à un membre de la famille (parent(s), enfant adolescent) et au logement d'évoluer (bureau, chambre d'amis, salon télé, etc.). Pour les familles que j'ai rencontrées, cette pièce était systématiquement la chambre parentale (une salle d'eau y est d'ailleurs intégrée dans certains appartements), leur laissant ainsi plus d'intimité. Une fois le sas d'entrée passé, le coin nuit constitue l'espace des enfants ;

« *dans le couloir on a installé des bibliothèques pour les filles, c'est la bibliothèque des filles, et puis ensuite, on a leurs chambres.* »

Bérangère, locataire d'un T4

En plus de leurs chambres, donner aux enfants un espace commun dont ils ont le contrôle est aussi leur laisser un espace d'expression. Ce petit espace, dédié à la créativité, est un endroit que j'ai retrouvé dans beaucoup d'appartements ; la mezzanine aménagée en salle de jeux dans l'appartement de Julien et Corine est laissée libre pour les enfants, la cabane de la fille de Béatrice dans l'espace de double hauteur du salon est aussi son espace de liberté qu'elle organise et réorganise comme elle le souhaite. Pour Marie S., chez qui les enfants dorment dans la même chambre, il s'agit de la chambre sans les espaces des lits qui sont eux séparés par des rideaux. Ainsi, on retrouve plusieurs échelles ; les espaces de la famille, les espaces pour les enfants, les espaces pour les parents, l'espace de chacun. Dans chaque cas, les règles sont différentes, plus ou moins intuitives, plus ou moins strictes, mais

il s'agit d'une répartition commune à l'ensemble des familles avec enfants que j'ai pu interviewer.

Cohabiter dans l'immeuble

Les relations de voisinage sont à la fois sociales et spatiales. « *Le voisinage, c'est le lien par le lieu* »¹⁰. Elles reposent sur un espace physique commun : ici nous parlerons de l'immeuble. J'ai relevé deux formes de cohabitation à cette échelle : les espaces intermédiaires (l'ascenseur, le palier, le local vélo, le local poubelles, le hall, le parking) et les frontières que constituent les murs mitoyens et les dalles séparant les appartements.

Prenons l'exemple du local vélo, espace partagé présent dans chacun des immeubles de l'îlot, qui révèle de cohabitations bien différentes selon les statuts d'occupation des habitants. Dans les immeubles où des propriétaires habitent leurs appartements, il y a un engagement beaucoup plus fort pour l'organisation et le soin des parties communes. Cela s'explique naturellement par l'investissement direct de ces habitants dans la copropriété. Chaque année, le syndic organise une réunion où sont invités les propriétaires pour faire le point sur les actions menées et celles à mettre en place au sein de l'immeuble. Ces réunions permettent de voter des opérations qui seront mises en place par la copropriété (par exemple la peinture du hall d'immeuble, la mise en place d'un code secret pour utiliser l'ascenseur). Mais au-delà de ces initiatives débattues, il y a aussi des propositions spontanées de la part des habitants tout au long de l'année. Le local vélo étant trop petit pour le nombre de vélos qui y sont agglomérés, Julien, propriétaire d'un T3 dans le bâtiment C a d'abord posé la question à ses voisins pour faire la demande auprès du syndic d'une barre suspendue permettant de ranger plus de vélos. Cet aménagement a été installé dans la foulée. De son côté, Elisabeth, locataire

de l'immeuble jaune de l'île extenso, me raconte une anecdote sur le local vélo de son immeuble ; étant lui aussi surchargé, un des habitants a pris seul la décision « d'emprunter » un râtelier trouvé dans la rue pour tenter d'organiser un minimum le local, ce qui a par la suite été controversé par une partie des locataires. Ces derniers se sentent moins concernés par la gestion des parties communes, ils se contentent de l'espace tel quel et les appropriations spontanées de chacun provoquent plus de conflits que dans le cas où des propriétaires habitants sont présents et prennent en charge de manière plus directe les espaces partagés. Les espaces sont mis en discussion et le dialogue est plus fluide quand il y a un propriétaire. Dans les immeubles en locatif, il faut plus de temps pour que l'un des locataires se sente concerné et tente de résoudre un problème de cohabitation.

Autre effet de la cohabitation au sein d'un immeuble : les nuisances sonores. Comme évoqué précédemment, la typologie particulière des salons comprenant un décroché produit cinq mitoyennetés différentes pour un même appartement (*voir Les cinq mitoyennetés d'un appartement p.85*). Encore une fois, dans les immeubles où habitent en majorité des familles propriétaires, les habitants ont le même rythme de vie et ne ressentent pas de gêne de leurs voisins. Dans les immeubles en location, la présence des colocations et des jeunes couples avec enfants aux rythmes contrastés amène régulièrement à des discussions et à des compromis sur le droit à la fête notamment.

« *On est une famille bruyante avec Capucine qui court tout le temps, alors quand les filles du dessous font une soirée, on va pas les embêter, c'est normal quoi.* »

Céline, locataire d'un T4+

10 - H. L'HEUILLET, « Sommes-nous condamnés à vivre ensemble ? », les chemins de la philosophie par A. VAN REETH, FRANCE CULTURE, 2019, 57min

Il est donc intéressant de constater que les appartements de l'îlot Prairie au Duc conviennent aussi bien à des colocations qu'à des familles avec enfants qui sont deux typologies de ménages aux modes d'habiter très différents. On voit bien que les espaces de ces appartements laissent des potentialités d'aménagement multiples et une part de liberté aux habitants par leur dimensionnement et leur organisation. Il y a tout de même des espaces en discussion notamment les décrochés des séjours qui, par leur singularité, sont intéressants en manière d'usage, mais posent des problèmes de cohabitation à l'échelle de l'immeuble, notamment à cause des nuisances sonores (*voir les voisins qu'on entend p.83*).

L'espace relations, échelles de sociabilités

« Il faisait très chaud dans l'appartement ce soir-là donc j'ai décidé de laisser ma fenêtre ouverte pour dormir. Mon lit est juste sous la fenêtre, c'est le seul endroit que j'ai trouvé pour ne pas avoir de vis-à-vis dans ma chambre qui n'est qu'à quelques mètres de l'immeuble d'en face. Ce soir-là, j'ai vraiment eu la sensation de me sentir chez-moi, en partie parce que j'entendais les bruits nocturnes que je connais bien. Je m'endormais, j'avais la fenêtre ouverte, j'entendais le bruit du C5 qui passait toutes les demi-heures et ces voix des étudiants d'en face que je devinais à leurs fenêtres en train de fumer une cigarette. »

Mercredi 16 septembre 2020 00h02



Esplanade commune au centre de l'îlot.
photo personnelle.

L'espace relations d'un individu regroupe les différentes sphères d'interactions sociales qui l'entourent, associées à des lieux définis. Dans cette partie et dans le cadre de mon étude sur l'îlot Prairie au Duc, j'aborderai l'espace relations dans sa limite physique qu'est celle de l'îlot, l'espace relations d'un individu dans son entièreté pouvant à lui-même faire l'objet d'un sujet de mémoire.

Les relations sociales à l'échelle de l'îlot sont donc avant tout, des relations de voisinage qui ont comme entrée, le point commun de la proximité spatiale et sont dépendantes, comme le soulignent Jean-Yves Authier et Yves Grafmeyer¹ des caractéristiques d'un cadre de vie. L'îlot étudié, dans sa typologie d'îlot ouvert et dans son contexte d'îlot urbain situé sur l'île de Nantes concentre des habitants aux statuts d'occupations différents, aux rythmes de vie variés et aux modes d'habités parfois divergents. En plus de l'espace relation d'un ménage, j'ai interrogé la superposition de ces relations en tant que fabrique d'un espace commun habité.

Une fois le hall d'entrée ou la grille du jardin passée, les habitants de l'îlot ne croisent plus que d'autres habitants de l'îlot. La rue n'interférant que très peu avec son intérieur (la végétation dense bloque les vues) et les logements (dont aucun ne se trouve en rez-de-chaussée sur rue). En termes de sociabilités, l'îlot Prairie au Duc interagit plus en son cœur qu'en relation avec son quartier : les vues donnant pour beaucoup sur l'esplanade centrale et la densité des rues d'à côté limitant les interactions avec celles-ci. Christian Moley² évoque d'ailleurs le paradoxe entre la nomination *îlot ouvert* qui renvoie à une confusion entre passant et résident et la réalité du foncier qui ferme l'espace central à la rue par des grilles de deux mètres de haut. Cette mise à dos à l'espace public forme-t-elle un entre-soi à l'intérieur ?

1- J.-Y. AUTHIER, Y. GRAFMEYER, « Les relations sociales autour du logement », ed. Plan Construction et Architecture, 1997, 147 p

2- C. MOLEY, « Les abords du chez-soi : en quête d'espaces intermédiaires », ed. la Villette, 2006, 255p

« L'îlot ouvert à vocation humaniste disposé autour d'un espace commun et accessible trouve ainsi, au sens propre et au figuré, l'un des modes de sa dissolution. »

Christian Moley

Ainsi, à quel point ces relations internes entrent en jeu dans l'habiter des résidents de l'îlot Prairie au Duc. Denis Martouzet explique que parler de chez-soi implique nécessairement de parler de ses voisins puisque la cohabitation fait partie de l'habiter :

« Ainsi a-t-on pu entendre de la part d'un jeune homme habitant seul son studio : « chez moi, c'est bien, les gens sont sympas ». Pour lui existe une sorte de continuum entre son logement et le morceau de ville dans lequel il se situe, tout comme il y a une relation de proximité avec les habitants au point que, bien qu'étant à l'extérieur, ils sont toujours déjà chez lui. »

Denis Martouzet³

Jean-Yves Authier et Yves Grafmeyer rappellent que la densité, l'ancienneté dans le logement et le statut d'occupation structurent l'espace relations des individus. Ici, la grande variabilité des temps d'occupation distingue des habitants moteurs de sociabilités et d'autres qui s'y conforment en aménageant. Notons tout de même que les habitants sont majoritairement des locataires dont le temps d'occupation est en moyenne inférieur à dix-huit mois. L'enracinement serait propice à la constitution d'un espace relationnel selon l'enquête *Contacts*⁴ faite par l'INSEE, ce qui, nous allons le voir distingue les ménages de familles de ceux des colocations et les réunit d'une certaine manière.

3 - D. MARTOUZET, « Voisinage et injonctions de vivre ensemble analyse relationnelle. » Nouvelles perspectives en sciences sociales 11, ed. Prise de parole, 2016

4 - « Contacts entre les personnes », INSEE, INED, ADISP, 1982-1983

Voisinages, typologies

Par définition, le voisin est celui qui vit à côté ; qui habite, se trouve près d'une autre personne habituellement ou occasionnellement⁵. Si on s'en tient à cette définition, plus il y a de logements autour de nous, plus il y a de voisins. Et d'après François Héran⁶, « plus on a de voisins, au sens physique du terme, moins on se reconnaît de voisins et moins on "voisine" ». L'habitat collectif serait moins vecteur de sociabilités que l'habitat individuel ; néanmoins, la probabilité de croiser un voisin demeure plus grande dans une configuration plus dense. À l'époque des cités ouvrières et des familistères, la mise en commun d'espaces était une utopie sociale où les rencontres entre voisins étaient beaucoup plus fréquentes. Les villes sont ensuite devenues de plus en plus denses, les formes urbaines ont prit de la hauteur et nos rythmes de vie ont largement changé. Aujourd'hui, pour beaucoup, il est plus intuitif d'engager une conversation sur les réseaux sociaux qu'avec son voisin de palier. Est-ce que le voisinage existe toujours en ville ? Et de quelle manière ? Qu'en est-il de l'îlot étudié ?

Les croisements entre les habitants sur l'îlot Prairie au Duc sont nombreux ; dix-huit appartements par immeuble, neuf étages, un ascenseur ; au bout de quelques mois, on a déjà croisé presque tous les habitants de l'immeuble au moins une fois. À l'exception peut-être de ceux qui ne prennent pas l'ascenseur, à priori les habitants des premier et deuxième étages. L'esplanade commune au centre de l'îlot, aussi zone d'entrée et de sortie des appartements pour certains, ainsi que le vis-à-vis important des immeubles les uns sur les autres renforcent ces rencontres visuelles (*voir visibilité réciproque p.87*). Les commerces, établissements scolaires, bars et restaurants du quartier étant peu nombreux, il arrive souvent de reconnaître ces mêmes visages dans la rue ou bien à la supérette

5 - Définition de « voisin », d'après le CNTRL.

6 - F. HÉRAN, « Comment les français voisinent ? », économie et statistiques, 1987

du coin. Cette familiarité sociale hors du cadre physique de l'îlot renforce un sentiment de proximité avec ces personnes. Il y a une connaissance indirecte de la vie de l'autre puisqu'on partage le même cadre de vie. Comme le souligne Hélène l'Heuillet⁷ « *On sait des choses sur le voisin que l'on ignore dans la sphère publique* » puisqu'on sait où ils habitent. Pendant mon enquête, j'ai donc interrogé les habitants sur leurs relations avec leurs voisins et ils m'ont spontanément parlé de leurs voisins à l'échelle de l'îlot plus qu'à celle de leur propre immeuble. Suite à ça, j'ai défini plusieurs typologies de voisins ; parmi eux, ceux qu'on connaît, ceux qu'on croise, ceux qu'on entend et ceux qu'on voit.

Les voisins qu'on connaît

Ces voisins ne sont pas nécessairement les habitants des logements accolés à notre appartement, ils peuvent être un voisin de l'îlot ou de l'immeuble d'en face, mais dans chaque cas, il s'agit d'un voisin avec qui le simple « bonjour » cordial sur le palier ou dans l'ascenseur a été dépassé. Les voisins qu'on connaît sont ceux avec qui on a établi un dialogue, ceux avec qui on a un autre type de lien que seulement celui de voisin (activité en commun, collègue, famille, même établissement scolaire, etc.), ceux qui ont sûrement déjà dépassé la frontière de notre porte d'entrée.

Là encore, j'ai différencié plusieurs types de relations parmi ces voisins qu'on connaît, le plus souvent liée au statut des occupants et à la typologie du ménage.

Habitants des derniers étages des immeubles en location, on retrouve ceux qu'on pourrait nommer les « parents-copains », des ménages composés de couples ayant entre la trentaine et la quarantaine, avec des enfants mineurs généralement scolarisés dans les établissements du quartier (école Aimé Césaire, école

Gustave Roch et collègue Aristide Briand sont les principaux). Ces ménages appartiennent au même groupe social et ont un rythme de vie similaire. Ils se sont rencontrés sur le chemin de l'école, devant le local vélo ou bien dans l'ascenseur. Ce sont souvent les enfants qui sont à l'origine de ces liens relationnels : amitiés d'école, anniversaires chez les uns et les autres, sujet de discussion facile, etc. Ces amitiés sont aussi liées à l'ancienneté des familles dans le logement, et sont encore plus marquées pour les propriétaires qui ont plus tendance à vouloir s'ancrer dans l'environnement pour lequel ils ont investi. Ces « parents-copains » sont généralement ici depuis au moins trois ans et sont moteurs de certaines sociabilités à l'échelle de l'îlot. Ils organisent des piques-niques sur l'esplanade, installent un panier de basket, les enfants rentrent ensemble ou se retrouvent dehors pour jouer.

J'ai également rencontré plusieurs cas de couples avec enfants séparés depuis peu qui habitent dans des appartements distincts sur l'îlot. Marie S. et son ex-conjoint ont pris la décision de rester dans le même immeuble pour faciliter les gardes et ne pas trop perturber leurs enfants. Le papa habite au 4^e étage et la maman au 8^e étage. Les enfants ont ainsi deux logements dans le même immeuble. Les parties communes sont presque perçues comme un couloir prolongeant l'appartement de l'un jusqu'à celui de l'autre pour les enfants. Une autre configuration similaire est celle d'Eric et sa famille. En couple avec trois enfants, ils habitaient le 5^e étage de l'immeuble rouge puis le couple s'est séparé, l'un a gardé l'appartement et l'autre s'est trouvé un logement dans l'immeuble noir. Pour les enfants, c'est « *un bon compromis* », ils peuvent se déplacer seuls entre les appartements, le jardin étant fermé à la rue, les parents les laissent le traverser sans surveillance. C'est aussi un confort pour les parents qui ont leur ex-conjoint à proximité en cas de besoin pour leurs enfants. Émerge ainsi une nouvelle forme d'habiter : celle d'une famille séparée qui vit dans le même immeuble. À propos du film *L'amour flou*⁸, dans lequel un couple

7 - H. L'HEUILLET, « Sommes-nous condamnés à vivre ensemble ? », les chemins de la philosophie par A. VAN REETH, FRANCE CULTURE, 2019, 57min

8 - R. BOHRINGER et P. REBBOT, « L'amour Flou », 2018, 1h37min

séparé décide d'acheter deux appartements côte à côte et d'y percer un passage pour leurs enfants, Gérard Neyrand explique que ce mode de vie tend à se développer au vu de la complexité et du nombre grandissant des recompositions familiales.

L'autre typologie de ménage dominante au sein de l'îlot est celle des colocations. Dans l'immeuble noir, on compte dix colocations pour dix-huit appartements. Dans l'immeuble rouge, neuf colocations pour dix-huit logements. Étudiants ou jeunes actifs, ces habitants ont généralement une activité dans le quartier. Ils croisent ainsi d'autres jeunes habitant dans les immeubles voisins, via leur école ou au travail. Amis avant d'être voisins pour certains, voisins puis amis pour d'autres, les rencontres sont pour la plupart liées à la fête ou à des moments conviviaux autour de centres d'intérêt commun.

Il existe aussi des liens spécifiques entre ces deux typologies de ménage. Céline, locataire d'un T4+, m'explique que les voisines en colocations de l'étage du dessous sont les baby-sitters de leurs enfants. Ce qu'elle qualifie de pratique, car elles peuvent être présentes instantanément s'il y a besoin de garder les enfants. De plus, un rapport de confiance s'est rapidement établi entre les parents et les étudiantes : « *sachant qu'elles habitent en dessous, on les connaît, on les croise souvent* ». Les habitants se rencontrent aussi à l'extérieur. Lyang et Nathalia avaient tous les deux des jobs étudiants dans le quartier et croisaient souvent les mêmes visages dans l'ascenseur de leur immeuble ainsi que dans les commerces respectifs dans lesquels ils travaillaient.

« *Et notre voisine, je crois que c'est au 7^e ou au 8^e je sais plus, c'est celle qui travaille en ville pour mes lunettes !* »

Nathalia, locataire d'un T4

Les voisins qu'on croise

« *Cet endroit neutre qui est à tous et à personne, où les gens se croisent presque sans se voir [...] de ce qui se passe derrière les lourdes portes des appartements, on ne perçoit le plus souvent que ces échos éclatés, ces esquisses, ces amorces, incidents qui se déroulent dans ce que l'on appelle les parties communes.* »

Georges Perec.⁹

J'ai nommé en deuxième catégorie *les voisins qu'on croise* que décrit très bien George Perec dans la citation ci-dessus. Ces voisins sont ceux avec qui on a établi un rapport cordial, ceux avec qui les contacts se limitent à un « *bonjour* » poli dans les parties communes. Comme le décrit Béatrice, locataire d'un T4, « *ça bouge beaucoup, beaucoup de gens s'installent et partent très rapidement* » dans les immeubles en location. Il est difficile de savoir qui habite où. À l'inverse, dans les immeubles habités majoritairement par les propriétaires, ces derniers restent beaucoup plus longtemps dans les logements. La connaissance de qui habite quel appartement est plus grande.

La vraie différence entre les voisins qu'on croise dans les parties communes de l'immeuble et ceux qu'on connaît est que les voisins qu'on croise ne passent jamais la porte d'entrée. Parmi eux, on retrouve le plus souvent les voisins de palier, ceux du dessus et ceux du dessous. Les relations ne sont jamais allées au-delà de ces discussions, nous ne sommes jamais entré dans leur appartement, nous ne connaissons pas grand-chose de leur vie à part ce qu'on en devine par les sons. Un problème de fibre, un autre voisin trop bruyant, une inquiétude par rapport à un cambriolage, une fuite d'eau, un échange de numéro pour prévenir d'une soirée festive, un oeuf manquant pour un gâteau, une occupation du palier pour un déménagement, un prêt de télécommande pour le parking.

9 - G. PEREC, « la vie mode d'emploi », ed. Le livre de poche, 1980, 641p



L'ascenseur des immeubles de l'îlot
Prairie au Duc.
photo personnelle.

« Dans ce bloc-là, on croise pas mal de gens. Moi je sais que j'en connais parce que je travaille au carrefour juste à côté à François II, je vois beaucoup de gens passer et pas mal de nos voisins, notamment des mamans qui viennent récupérer leurs gamins à la garderie en bas et qui ensuite allaient faire leurs courses. »

Lyang, locataire d'un T4

« Une fois, j'avais fait un gâteau, j'en avais trop et je partais en week-end. Du coup, je suis allée en donner aux voisins d'en face et ils étaient super contents. »

Yuna, locataire d'un T4

Dans ce cadre, l'ascenseur et le hall d'immeuble constituent les principaux lieux de croisements entre voisins. Le hall puis l'ascenseur sont les derniers espaces d'interactions potentielles avant d'être vraiment rentré chez-soi, ou inversement les premiers avant de quitter son logement pour sortir. L'ascenseur, cet endroit ambigu de moins d'1 m² où on espère ne croiser personne, où on ne sait pas s'il faut engager une discussion ou bien se limiter à un bonjour puis regarder le sol. Croiser un de ses voisins dans l'ascenseur, c'est souvent se placer dans les deux coins opposés pour tenter d'avoir la plus grande distance avec l'autre dans cet espace de promiscuité.

Les voisins qu'on entend

« Là-haut j'ai l'impression que c'est plus une famille au dessus de vous. Et moi, j'ai un gros dilemme au-dessus parce que y'a déjà une ou deux fois où y'a eu de la grosse teuf, où on est monté à quatre heures du mat et tout donc je pense que c'est une coloc. Mais ce qui est trop bizarre, c'est que la journée, j'entends courir et par reflet dans la fenêtre d'en face, j'ai vu des enfants. Donc ça me semble trop bizarre parce que j'ai l'impression que c'est une famille au-dessus alors que non c'est des étudiants quoi fin c'est trop bizarre. J'entends tout le temps courir comme si y'avait des gamins et passer l'aspirateur tout le temps. Je me dis putain quand

j'étais étudiante ça me soûlait de passer l'aspirateur [rires] donc je trouve ça bizarre. J'ai l'impression que y'a une famille et en fait non, je pense que c'est les jeunes au 8^è. »

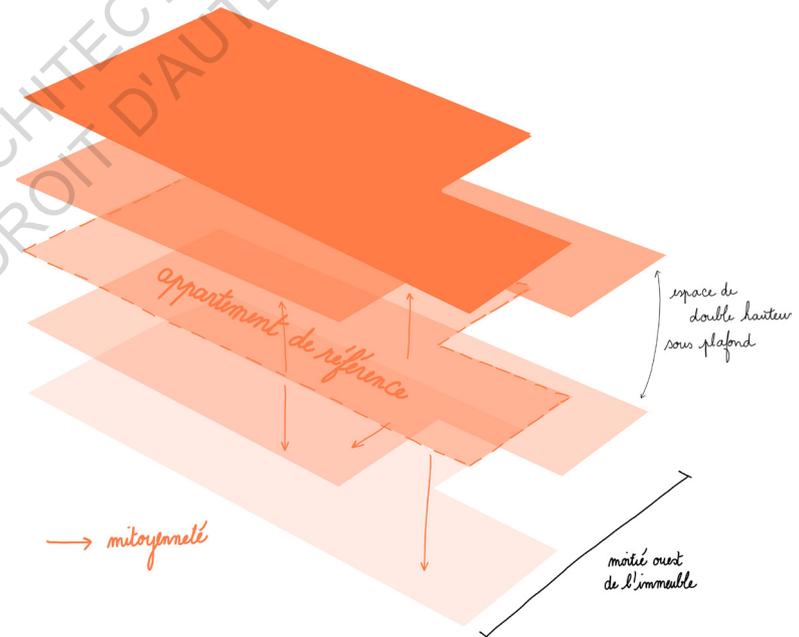
Marie F., locataire d'un T4

Dans ces immeubles, on retrouve des espaces de double hauteur sous plafond, disposés en quinconce entre tous les appartements (*voir schéma ci-contre*). Ainsi, dans le salon, les murs communiquent avec quatre appartements. C'est pourquoi Marie F. n'entend pas ses voisins du 8^è étage quand elle entend des enfants courir, mais ses voisins du 9^è étage. Cette particularité multiplie les nuisances sonores et renforce le sentiment d'habiter en collectivité.

Un voisin qu'on entend, à première vue, serait un voisin bruyant. Celui qui visse son tableau un dimanche matin, des enfants qui courent dans l'appartement, des étudiants qui profitent de la musique un peu tard le soir. À travers ces bruits, on devine l'identité et le mode de vie de nos voisins. Par exemple, je sais à quelle heure rentre du travail ma voisine du dessus. Même s'il y a des confusions sur la source des bruits perçus (dû aux décrochés dans les séjours), ces sons participent à une atmosphère qui définit aussi le quotidien de ces habitants. Les bruits sont aussi créateurs d'une ambiance singulière : dans mon immeuble encore une fois, quelqu'un s'exerce tous les jours au saxophone et la musique résonne dans tous les étages. La porosité entre les appartements est souvent mal perçue et mène à des problèmes de nuisances. Mais savoir la présence de ses voisins peut aussi donner un sentiment de sécurité.

Les voisins qu'on voit

Enfin, les voisins qu'on voit constituent ceux avec le lien est uniquement visuel. Je détaillerai plus en détail les interactions et les enjeux de ce type de voisinage dans la partie *Visibilité réciproque* p.86, quelques paragraphes dédiés à l'analyse de ce



Les cinq mitoyennetés d'un appartement.
schéma personnel

vis-à-vis propre à l'îlot ouvert. Tout comme ceux qu'on entend, ils participent à l'environnement du logement, au quotidien de ce qu'est, habiter ici.

«Le voyeurisme fleurit dans la partialité de ces prises que nous avons sur la vie des unes, des uns ou des autres, dans la mesure où l'imagination et la spéculation se font nécessairement le relais des fragments de narratifs livrés – inconsciemment ou volontairement – par nos proches voisins. C'est ainsi que Jeff, selon son infirmière et son amie, glisse de l'observateur au voyeur : lorsqu'il commence à enquêter, c'est-à-dire reconstituer une narration, inventer, devenir l'auteur de son voisin en faisant le personnage de son divertissement.»

Rose Vidal.¹⁰

Visibilité réciproque

Il est important de connaître les protagonistes de cette visibilité réciproque avant d'en discuter puisque les attitudes face à ce vis-à-vis y s'y accordent. Nous ne sommes pas dans un contexte de centre-ville où les fenêtres donnent sur la rue et s'ouvrent au regard du passant. L'îlot Prairie au Duc est surélevé par rapport à l'espace public et les fenêtres s'orientent principalement vers l'esplanade en cœur d'îlot. Le rapport de visibilité à la fenêtre est un vis-à-vis de voisinage où celui qui peut voir à travers ce cadre est l'habitant d'en face. Et inversement, nous voyons aussi à sa fenêtre. Déjà, cet équilibre du vis-à-vis le rend moins menaçant puisqu'on voit chez celui qui voit. On connaît indirectement ce potentiel spectateur puisqu'on entrevoit une partie de chez lui, il est ainsi moins étranger. Celui qui regarde et celui qui est vu peuvent

10 - Rose Vidal « Pourquoi espionner ses voisins en temps de confinement – à propos de Fenêtre sur cour », AOC media, 6 avril 2020.

donc se retrouver dans la configuration inverse et connaissent le sentiment qu'éprouve l'autre d'un regard sur son chez lui. Il y a ainsi une règle du jeu tacite qui demande d'éviter de regarder chez ceux d'en face.

Les images des fenêtres

Lorsque les habitants visitent pour la première fois leur appartement, et c'est ce qui m'a beaucoup été restitué lors de mes entretiens, le vis-à-vis et la proximité avec l'immeuble d'en face apparaissent comme les points noirs de ces logements. Mais dans leurs récits, j'ai compris qu'il y avait eu une acceptation progressive de cet aspect initialement redouté et perçu comme intrusif. Les habitants composent avec le vis-à-vis qui devient un autre visage de leur quotidien.

La fenêtre est, par définition, « l'ouverture pratiquée dans un mur, une paroi, pour faire pénétrer l'air et la lumière à l'intérieur d'un local, et normalement munie d'une fermeture vitrée »¹¹. Elle énonce le principe de seuil entre la vie privée et la vie publique. La fenêtre est une ouverture technique qui contribue à l'ambiance du logement, mais aussi une ouverture sur l'extérieur, qui donne à voir ce qu'il se passe dans cet environnement. La fenêtre cadre une partie de notre intérieur, rend visible un morceau de ce qu'il y a de plus intime, le chez-soi. Elle cadre aussi une partie de l'extérieur, qui devient une image quotidienne. Et dans le cas des appartements de l'îlot Prairie au Duc, la majorité des fenêtres est orientée face aux fenêtres d'un immeuble de l'îlot, à seulement quelques mètres. Si l'on est à sa fenêtre, on a ainsi une vue directe sur celui qui vit au même étage que nous, une vue plongée sur les étages du dessous, et une vue en contre-plongée sur ceux du dessus. Les appartements longeant cette bande de fenêtres en vis-à-vis ont à chaque fois une vue cadrée sur une des chambres, la

11 - Définition de « fenêtre », d'après le CNTRL.

cuisine et une partie du séjour. Trois espaces du logement distincts qui laissent à voir une grande partie du quotidien de ceux qui y habitent.

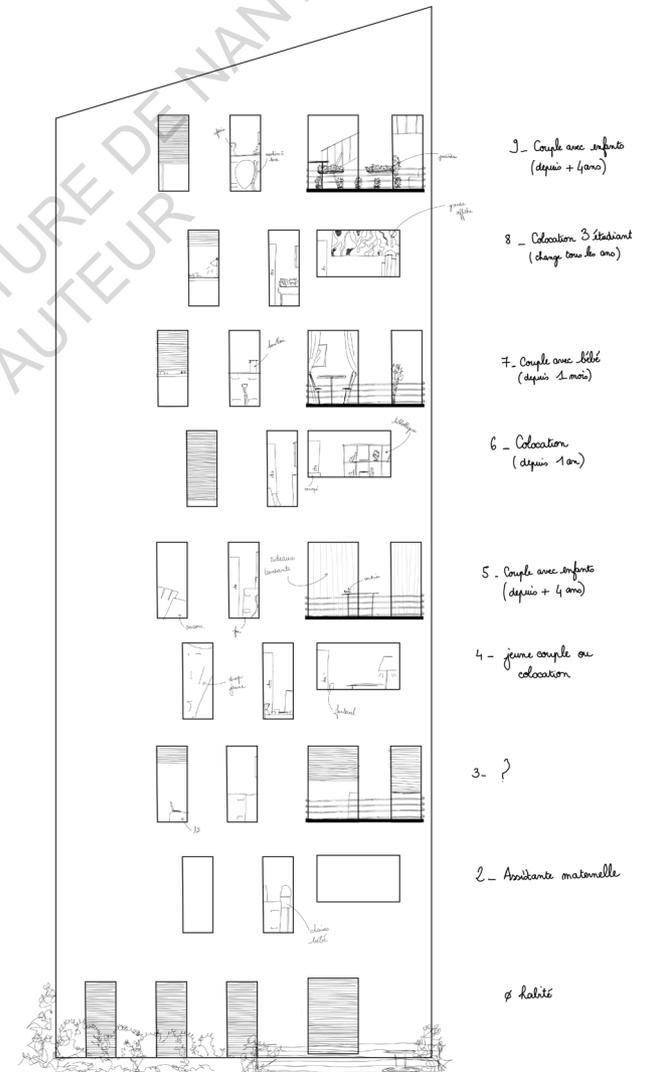
« Bon après il faut s'y faire quoi. Il faut mettre des rideaux. Alors moi je suis trop curieuse en plus alors j'ai du mal à m'empêcher de regarder ce qui se passe donc ça fait un peu intrusif. Après le regard des autres sur notre intérieur ; ça je m'en fou un peu. Mais c'est surtout que j'ai l'impression de tout le temps mater chez les voisins alors ça me perturbe. Surtout le soir avec les lumières, c'est ce que je disais, j'aime bien, c'est marrant. Parce que vers 19/20 h quand tout est en activité, y'a toutes les lumières et j'ai l'impression de voir ; ça fait un peu film quoi c'est marrant »

Marie F. , locataire d'un T4

Le moment le plus représentatif de ce vis-à-vis entre voisins est celui de la nuit tombée où les fenêtres sont comme des écrans qui s'allument et deviennent les seules images visibles de l'extérieur. Ce moment est encore plus marquant en hiver, comme l'explique plus haut Marie F, locataire d'un T4, c'est celui où les habitants rentrent à peine du travail et se mettent à cuisiner devant leurs fenêtres, presque tous à la même heure. Comme le décrit Georges Perec dans *La vie mode d'emploi*¹², ce sont « quelques dizaines d'existences simultanées qui se répètent d'étage en étage, d'immeuble en immeuble et de rue en rue ». Ces images sont à la fois divertissantes et interdites. Elles attisent la curiosité et leur mouvement attire notre regard intuitivement : ce sont les seuls objets allumés et animés dans la nuit. « Regarder chez ses voisins, ça ne se fait pas, mais c'est amusant ». On y voit d'autres vies au même moment, on imagine curieusement celle des autres, on leur donne des surnoms, ils nous divertissent.

« Il y avait une voisine qui avait un tee-shirt de sport avec écrit

12 - G. PEREC, « la vie mode d'emploi », ed. Le livre de poche, 1980, 641p.



Les voisins d'en face.
schéma personnel

« Emilie » donc on l'appelait *Émilie*. C'était rigolo parce qu'on a vraiment vu un bout de leur vie, elle a été enceinte puis elle a accouché, son bébé a grandi, on l'a vu marcher, c'était vraiment amusant »

Lola, locataire d'un T3

Le vis-à-vis donne une échelle domestique à l'îlot, il crée indirectement des liens entre ses habitants par les images qui se répondent de fenêtre en fenêtre. Celui qui regarde cherche à se reconnaître dans celui qu'il regarde : il embellit ces images qu'il voit en y transposant ses pensées. La fenêtre est comme un miroir de notre vie quotidienne. Avant d'être des appartements qui se superposent, ce sont des vies qu'on aperçoit à leurs fenêtres. Intuitivement, la visibilité commune des habitants les uns face aux autres rend cet élément urbain plus humain, plus compréhensif et ainsi plus partagé.

Attitudes face aux vis-à-vis

« Mais bon après je me dis plutôt si on avait besoin de profiter de la terrasse... Tu vois hier, du coup, on fait notre sport là et Llyang me disait ça serait cool de pouvoir le faire sur le balcon sauf qu'en fait je pense qu'on le fera jamais parce que, avec tous les gens en face... C'est quand même très très centré sur le visuel. Enfin le vis-à-vis est important. Puis le regard va direct sur l'activité quoi... »

Yuna, locataire d'un T4

Par attitude, nous entendons le comportement que prennent les habitants comme effets du vis-à-vis sur leur mode d'habiter.

Je dirais qu'il y a trois actions qui sont ressorties dues à cette ouverture à la vue de certains espaces du logement : cacher, montrer, ou ignorer. Ces trois actions ne sont pas isolées et propres à un mode d'habiter. Elles peuvent se superposer et différer selon le moment de la journée ou la pièce visible. Pour tenter de donner un



Zones potentiellement vues.
schéma personnel

aperçu représentatif de la manifestation de ces actions, regardons quelques exemples de chacun.

Cacher : Bérangère ne souhaite pas être vue, elle a installé un double-rideau : un translucide qu'elle utilise en journée et un occultant qu'elle ferme dès la nuit tombée ; Yuna a installé deux crochets dans sa chambre pour fabriquer un rideau qu'elle ferme quand elle sort de sa douche.

Montrer : Les voisins du 9^{ème} étage en face ont mis des pots de fleurs suspendus à leur balcon, tournés vers l'immeuble d'en face.

Ignorer : Les voisins du 7^{ème} étage en face laissent leurs rideaux ouverts quand ils regardent la télévision le soir.

Les cuisines sont les pièces les plus visibles, ce sont d'ailleurs les seules fenêtres qui ne sont pas équipées d'un volet roulant. Les habitants ignorent le vis-à-vis dans ces pièces dont les usages ne rendent pas compte de l'intimité. Les chambres sont, elles, beaucoup plus protégées du vis-à-vis. J'ai moi-même la chambre donnant sur l'immeuble d'en face dans mon appartement. Depuis que j'y habite, j'ai accroché du papier calque sur mes fenêtres pour éviter d'y être visible. Les chambres sont les pièces où le vis-à-vis reste dérangent. Beaucoup y laissent les volets fermés, coincent un tissu dans la fenêtre ou installent des rideaux. Les dernières zones potentiellement vues sont les salons. Là, les attitudes diffèrent selon plusieurs critères. Déjà, en fonction du moment de la journée. Comme évoqué précédemment, le soir, le vis-à-vis est beaucoup plus impactant ; par la présence quasi-simultanée de tous les habitants chez eux et par l'éclairage des appartements qui font de ces fenêtres les seules images visibles de l'extérieur la nuit. La journée en semaine, peu sont présents dans leurs appartements, on pourrait comparer les fenêtres à des télévisions éteintes qui le week-end s'allument et animent ces images. Les attitudes dépendent aussi de la nature de l'activité faite par le ménage ou un

de ses membres à un moment donné. Par exemple, s'il s'agit d'une soirée entre amis, d'une séance de sport, d'une sieste sur le canapé ou d'un moment studieux, les habitants n'accordent pas la même importance au vis-à-vis. Enfin, l'identité de ceux d'en face et la présence de certains voisins connus peut aussi être un critère qui conditionne les attitudes des habitants face à leur fenêtre. Et un cas intéressant est celui où les voisins d'en face reçoivent des proches. Quand on reçoit, le vis-à-vis est un aspect surprenant qui intrigue les invités qui eux, n'ont pas intégré cette règle tacite qui dit « *qu'on ne regarde pas chez ses voisins, car on ne veut pas qu'ils regardent chez nous* ». Il arrive souvent que des invités adoptent le comportement d'un voyeur de façon très intrusive : ils découvrent le caractère amusant de voir d'aussi près la vie des autres et collent leurs yeux à la fenêtre pour observer, sans discrétion, ceux qui vivent à seulement quelques mètres. À ce moment-là, ceux qui sont vus se sentent beaucoup plus menacés par ce vis-à-vis, un regard étranger, direct et excessif se pose sur leur chez eux. Il y a ainsi une surveillance du coin de l'œil quasi-permanente de ces habitants d'en face, car ce qu'ils font, qui ils sont et leur présence dépend aussi de ce qu'on laisse voir.

Interactions

« Oui on a eu des interactions rires. Déjà parce que y'en a un qui est DJ, fin je pense qu'il est DJ, du coup des fois le soir on le voit, il mixe sur sa platine. Et une fois il avait ouvert les fenêtres, il était là devant le coucher du soleil YOUHOOU, et du coup on faisait les groupies YOUHOOU et en fait, un jour je me suis baladée en sous-vêtements, j'étais sortie de la douche sans forcément penser que quelqu'un me regardait par la fenêtre. Et c'est une coloc de garçons, je pense, il doit y avoir que des mecs. Et en fait, ils étaient en soirée, et un soir, on était en train de manger à table. On a dû se dire bonjour de loin. Et d'un coup y'en a un qui a hurlé « et toi là je t'ai vue en sous-vêtements la dernière fois ![...] Pas longtemps après cette interaction-là, les rideaux sont fermés. Et depuis, il

laisse très régulièrement les rideaux fermés. »

Nathalia, locataire d'un T4

Les simples regards fuyants entre deux fenêtres sont parfois dépassés le temps d'un échange plus prononcé entre les habitants. Il peut s'agir d'un échange voulu ou contraint comme le décrit Nathalia avec ces deux exemples précédents. Il arrive aussi que des dialogues s'engagent spontanément entre deux balcons, ou plus rarement à travers deux fenêtres ouvertes. On peut citer aussi des saluts amusés de personnes en festivité qui s'autorisent à faire signe à ceux d'en face ou des connaissances qui habitent face à face et engagent une conversation de temps en temps. Mais dans l'ensemble, ces interactions restent très rares, car peu de balcons se trouvent au même niveau et la distance entre les immeubles reste suffisamment grande pour rendre difficiles les échanges verbaux.

La typologie d'îlot ouvert implique donc des interactions particulières entre ses habitants, notamment due au vis-à-vis important et à la présence d'un espace commun en cœur d'îlot. Même si cette configuration de l'îlot est plus propice à un vivre-ensemble, les relations de voisinage entretenues telles qu'on peut les prendre en exemple dans des espaces moins denses, demeurent très rares. Les rythmes de vie urbains ne laissant pas beaucoup de place au voisinage. Cependant, le peu d'interactions et d'échanges de services entre les deux typologies de ménages majoritaires à l'échelle de l'îlot, donnent à voir la potentialité d'une sorte de vie de quartier, peu développée et en mouvement constant.

L'îlot ouvert en confinement

« Jour confiné numéro ... on ne sait plus trop. Vers 18h, on a entendu des Rollings Stones et Indochine résonner depuis une fenêtre ouverte. Ça nous donne envie d'aller danser, mais on s'est contenté d'écouter la musique de loin en ouvrant la fenêtre et puis, unes à unes, toutes celles de l'îlot se sont ouvertes. Cette musique qui s'est invitée dans tout le quartier, qui est entrée dans les appartements et en est ressortie aussitôt, c'était un moment joyeux qu'on a partagé avec des visages à leurs fenêtres, c'était chouette ! »

Samedi 21 novembre 2020 17h54



Jeux d'enfants dessinés à la craie sur l'esplanade commune pendant le deuxième confinement.

photo personnelle

« Restez chez vous ». La citation la plus entendue pendant les périodes de confinement et aussi la plus explicite pour commencer ces quelques lignes réflexives. Pendant cette période de temps suspendu, on nous a demandé de rester chez nous, sous-entendu dans notre domicile. Plus que jamais, le chez-soi était défini par le lieu de l'habitation, s'arrêtait aux murs du logement et était synonyme d'un endroit protégé, pour ceux qui ont un cadre de vie sain bien entendu. Rester, dans sa définition, c'est passer du temps, c'est faire durer, s'attarder, se maintenir quelque part, en l'occurrence ici, chez-soi. Cette action, de rester dans son logement, de l'éprouver, de le mettre à l'épreuve et de s'y mettre à l'épreuve, en a produit de nombreuses reconsidérations. Plus spécifiquement sur cet îlot, comment le chez-soi, limite physique réglementaire qu'on nous a attribué, ne s'est pas simplement contraint à l'espace du logement et a naturellement débordé sur ses espaces adjacents. Qu'en était-il de l'habiter de ceux de l'îlot Prairie au Duc ? Comment ont-ils cohabité à plein temps ? Comment l'îlot est devenu le lieu commun de l'assouplissement des règles sanitaires ? Cet événement a-t-il transformé ces modes d'habiter depuis ?

Cette enquête a été effectuée en novembre 2020. Le premier confinement avait un caractère inédit où l'incertitude, le stress et l'inquiétude liée au danger de la maladie avaient mis entre parenthèses le monde tel qu'il était. Ainsi, contrairement au deuxième plus souple et déjà vécu, les règles du premier confinement étaient beaucoup plus respectées. C'est principalement sur les pratiques habitantes du premier confinement que s'est portée mon étude, le deuxième ayant moins été contraint au domicile.

En mars 2020, suite à l'annonce des mesures sanitaires, la majorité des habitants de l'îlot Prairie au Duc est restée dans leurs appartements. Ce qui s'explique par la typologie des ménages (familles avec jeunes enfants ou colocations) et le cadre de vie offert par les appartements sur lequel je reviendrai par la

suite (tous possèdent des vues sur l'extérieur et une superficie suffisamment vaste pour superposer plusieurs rythmes de vie dans un même logement). Cette étude s'appuie donc sur la situation en confinement d'une population relativement aisée non concernée par des conditions de mal-logement. Elle met en avant tout l'enjeu de l'îlot ouvert dans ce contexte inédit, notamment l'ouverture des logements sur l'extérieur et leur orientation ainsi que la place des espaces intermédiaires communs dans le quotidien habité des ménages interrogés.

« Tout cela [la situation en mars 2020] subvertit le régime ordinaire de la sociabilité urbaine qui repose en principe sur un minimum de confiance (pas un maximum, qui n'est demandé que par les groupes d'entre-soi qui exigent l'adhésion de chacun à un corpus de valeurs cohésives), qui assure qu'on puisse jouir de la force de ce que j'appellerais les « relations d'indifférence ». C'est-à-dire des relations effectives, car nous partageons bel et bien des espaces de pratiques auxquels nous accédons par une mobilité, qui ne sont pas le chez-soi et où nous n'avons ni la charge de soutenir une relation d'interconnaissance suivie, ni l'obligation de communier dans les mêmes croyances, idées, vertus etc.

En ville, nous co-habitions simplement et de manière ouverte avec d'autres que nous n'avons pas choisis, sélectionnés pour être exclusivement à notre image, et qui ne nous sont pas non plus imposés par une quelconque autorité. Nous ne nous sentons pas obligés d'être porteurs de leurs attentes, chargés de tout savoir d'eux et de leurs goûts et aspirations pas plus qu'ils n'y sont obligés, en retour. Cette sociabilité des liens faibles et contingents, qui permettent la convivialité civile, est essentielle à l'atmosphère de la grande ville, celle où l'anonymat n'est pas l'anomie, mais une garantie de la liberté et de l'émancipation.

1 - M. LUSSAULT, « Le Monde du virus – retour sur l'épreuve du confinement », AOC media, le 11 mai 2020

L'urbanité se fonde sur ce style d'interaction spatiale, réglée mais jamais totalement contrainte.»

Michel Lussault.¹

Le quotidien confiné dans un logement de l'îlot Prairie au Duc

Le quotidien, dans son étymologie, provient du latin « *quotidie* » qui signifie « *chaque jour* ». Il s'utilise naturellement pour décrire ce qui est régulier et qui se reproduit journalièrement « faire couler son café à 7h30 », « regarder les infos le soir », « prendre sa douche à 21h », « regarder un film dans son lit », etc. Le quotidien associe des actes à des lieux et à des horaires définis. Au-delà de ces actions accoutumées, il s'agit d'une multitude de petites habitudes, de pensées et de comportements en un espace-temps qui le définissent. Le confinement interroge sur ce quotidien : à la fois, il amène à se focaliser sur ce qu'il était « avant » et à l'espace qui l'illustre le plus dans l'imaginaire collectif : le logement ; à la fois, il l'a entièrement bousculé. Alessandra Ciccarelli² explique qu'on peut définir le quotidien par ce qu'il n'est pas et notamment, l'événement. C'est à l'intérieur du quotidien que l'événement se produit et c'est ce dernier qui permet de lire ce qu'est le quotidien. Il peut le bousculer pour un temps donné ou bien le redéfinir. Le confinement, à l'image d'événements historiques comme les guerres, est venu cadrer ce quotidien qui s'y est contenu. Ainsi, il est transformé ; déjà, parce que toutes les actions quotidiennes d'un individu sont concentrées dans le domicile et aussi parce que d'autres facteurs s'y mêlent et le rendent fragile : incertitude, inquiétudes, stress.

2 -A. CICCARELLI, « Les sociologies du quotidien et la mélancolie », Sociétés 2004/4 n°86, 2004

Un nouveau rapport au temps

Selon l'enquête de Lise Bourdeau-Lepage³, la majorité des personnes ont ressenti un ralentissement général de leur rythme de vie au premier confinement. Peu se sont instauré un emploi du temps particulier (uniquement 52 % des personnes en télétravail ou en études), les levers étaient plus tardifs et l'heure du coucher s'est décalée au fur et à mesure des semaines. Les rythmes habituels ont ainsi été renversés. Le temps habituellement passé à se déplacer d'un lieu à un autre était devenu un temps en plus, utilisé pour réfléchir, faire ce que l'on ne prend pas le temps de faire en temps normal ou s'essayer à des activités nouvelles. Beaucoup d'habitants de l'îlot Prairie au Duc étaient en télétravail, en cours à distance ou faisaient l'école à la maison pendant le premier confinement. Il fallait ainsi composer avec le temps de travail, le temps de loisirs, le temps en commun et le temps seul dans un même lieu. L'espace du logement est devenu le lieu à adapter pour laisser coïncider les rythmes de chacun. Julien, propriétaire d'un T3 et en télétravail pendant le confinement, m'explique comment il a organisé ses journées dans son appartement. Le matin, il se levait un peu plus tard qu'auparavant (n'ayant pas besoin de se déplacer pour se rendre à son lieu de travail), s'asseyait ensuite sur sa table de salle à manger pour télétravailler jusqu'à midi, puis déjeunait avec sa compagne et télétravaillait ensuite jusqu'à 17 h. Le soir, il s'accordait un temps pour faire une séance de sport dans son salon ou bien regarder la télévision puis dînait, regardait un film et allait se coucher. On est ainsi « *contraint à vivre dans un espace plus ou moins réduit, dans lequel toutes les activités, généralement réalisées dans des espaces différents, furent rassemblées en un même lieu* »⁴. Il m'explique qu'il avait de temps en temps besoin de casser ce rythme monotone pour mieux le retrouver. Dans un monde où tous les projets étaient en suspens, beaucoup se sont

3 -L.BOURDEAU-LEPAGE, Enquête « le confinement et ses effets sur le quotidien », 2è et 3è semaines de confinement, 2020, 8 158 répondants

4 - J. COLIN, C. DARGERÉ, « confinement : une occasion de (re)penser la condition de « reclus » ?, AOC media, 2020

donné des petits objectifs gratifiants pour brusquer cette routine qui s'installait au fil des semaines enfermées : cuisiner un plat exotique, faire une soirée jeu avec ses colocataires, repeindre sa salle de bain, etc. sont des multitudes de petites actions banales qui m'ont été rapportées.

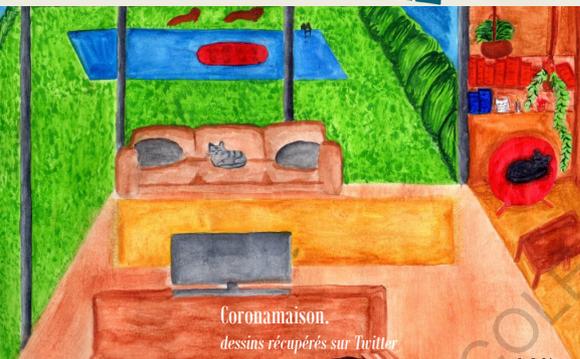
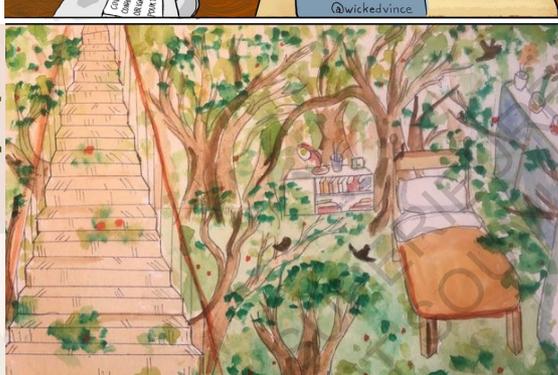
En restant chez eux, les habitants ont été beaucoup plus attentifs à leur environnement proche. Ils y ont passé du temps, l'ont éprouvé, usé, adapté, réadapté. À la manière de notre tee-shirt préféré que l'on a porté jusqu'à ce qu'il soit troué, le logement a-t-il une fin ? Peut-il être réversible et devenir autre chose quand il n'est plus adapté ? Ou faut-il déménager ? Beaucoup d'habitants ont bougé des meubles, installé des nouveaux « coins », bricolé au fil des semaines. Était-ce parce qu'ils avaient le temps d'affiner leur logement à leur manière d'habiter ? Ou bien parce que leur manière d'habiter évolue continuellement et que le confinement a catalysé ces modifications ?

« Je pense que le confinement a précipité des changements. Rester dans les lieux aussi longtemps de la même manière, répéter les mêmes actions, je pense que ça a montré ses limites ».

Marie S, locataire d'un T3

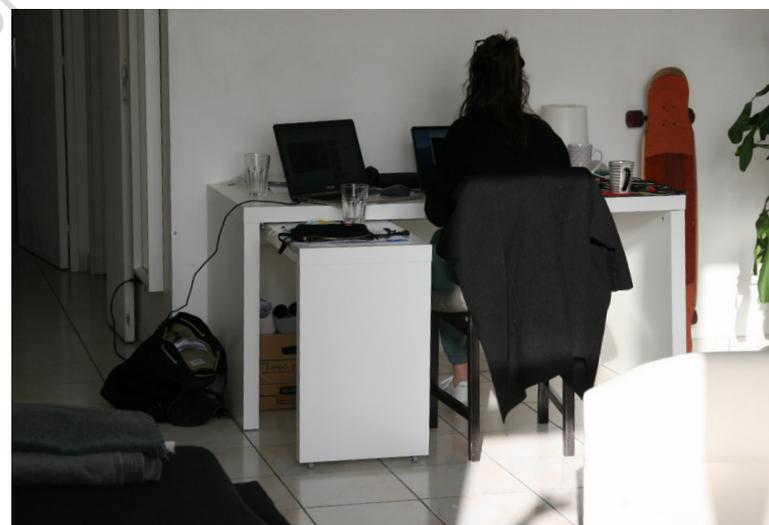
Un nouveau rapport à l'espace

Sur les réseaux sociaux, en mars 2020, on a pu tomber sur des dessins avec le #*coronamaison* (*coronamaison p.104*). Pénélope Bagieu, dessinatrice de bandes-dessinées, et Oscar Barda, concepteur de jeux, ont diffusé massivement le modèle d'une pièce de logement avec pour consigne de dessiner un intérieur confiné, l'endroit idéal pour rester chez soi. Nombreux sont ceux qui ont participé au challenge et on a pu constater grâce à ces imaginaires dessinés la dimension onirique de l'habiter et à quel point le logement est un lieu propre et créatif.



Les premières actions pour ces habitants ont été d'adapter leur logement en urgence à toutes ces nouvelles activités qui allaient y prendre place (télétravail, école à la maison, cours de sport à distance, etc.). À en regarder le succès des magasins de bricolage, on sait que nombreux ménages ont pris le temps de façonner leur logement pour l'accorder avec ce nouveau quotidien restreint au domicile. Il s'agissait aussi de l'adapter à une vie au rythme plus doux où le logement et au-delà, la chambre devient l'espace principal de l'individu et ses actions. Parmi les ménages interrogés, beaucoup me racontent le besoin d'avoir des espaces dédiés en fonction de leurs activités. D'après l'enquête COCONEL⁵, 69 % des Français en télétravail ont aménagé ou utilisé un espace isolé dédié à cette activité. Les logements de l'îlot Prairie au Duc ont quasiment tous des chambres inférieures ou égales à 11m². Pour ce qui est des familles comme des colocations, il est difficile d'y installer un espace de travail suffisamment éloigné de l'espace pour dormir pour ne pas avoir l'impression de ne faire qu'un pas entre son lit et son bureau. Le séjour lui, qui possède plus de quatre coins, laisse la possibilité d'aménager des espaces de travail en plus de ceux du salon. Ainsi, j'ai observé que la plupart des ménages avaient fait le choix d'installer un espace de travail dans le séjour plutôt que dans leur chambre. Marie S. a déplacé les bureaux de ses enfants dans le salon, Victor a installé un bureau atelier dans un coin de son séjour. Les bureaux installés sont disposés face à des murs et tournent le dos au reste de la pièce ; l'idée d'un « coin » travail est tout de même recherchée. Nicolas, locataire d'un T4+ et professeur à l'université en distanciel pendant le confinement, a installé son bureau sur sa mezzanine en duplex qu'il a séparé du reste de l'appartement par des draps suspendus au plafond avec des punaises. Il s'est ainsi recréé une nouvelle pièce à l'intérieur de son appartement.

5 - COCONEL, « Logement, travail et conditions de vie : ce que le confinement a changé pour les Français », INED, note de synthèse n°10, vague 6



Espaces de travail partagés dans des salons, aménagés en confinement.
photos personnelles

L'importance du cloisonnement des espaces ressort de ces observations. Changer de pièce, c'est changer de fonction, être plus organisé et être plus apaisé quand on sort de l'espace dédié au travail pour se retrouver dans celui de détente. C'est ainsi que j'ai observé une nouvelle manière d'occuper les espaces et notamment la cuisine. La cuisine, comme j'ai pu l'évoquer plus tôt, est une cuisine séparée dans la majorité des appartements de l'îlot Prairie au Duc. Manger et prendre plaisir à cuisiner sont des moments heureux qui mettent généralement toutes les autres activités en pause. La cuisine, pendant les épisodes de confinement, est devenue une échappatoire, un lieu d'expérimentation et de bien-être. Yuna, locataire d'un T4, m'explique que c'est un peu devenu le lieu du réconfort et de la convivialité ;

« Quand on allait dans la cuisine pour faire à manger le soir, on fermait la porte et là, c'était vraiment un moment à part, un peu celui qu'on attendait, parce qu'on a beaucoup pris le temps de cuisiner pendant le confinement. Puis, on pouvait se retrouver seul ou à plusieurs, discuter d'autre chose que le travail »

Yuna, locataire d'un T4

La double-hauteur des appartements de l'îlot Prairie au Duc a constitué l'espace qui a subi le plus de modifications pendant le premier confinement. Avec son puits de lumière, il était apparenté à un extérieur qui répondait au besoin de nature des habitants. Comme le montrent les résultats de l'enquête *le confinement et ses effets sur le quotidien*, les habitants possédant un espace extérieur ou une vue dégagée estiment être plus satisfaits de leurs conditions de vie en confinement que ceux n'ayant pas de lien avec l'extérieur. Un peu différemment que la cuisine, ce coin lumineux des salons est devenu aussi une sorte d'échappatoire où le regard peut se perdre et la rêverie prendre place. C'est aussi l'endroit où on peut se sentir seul alors qu'on est dans un espace commun (le caractère intime de cet espace s'explique avant tout par sa dimension et son retrait par rapport au reste du séjour).

« On en a fait un salon d'hiver, une sorte de mini-terrasse intérieure. Au printemps, quand le soleil tapait l'après-midi, on pouvait ouvrir les fenêtres, se poser sur le transat et avoir vraiment l'impression d'être dehors. [...] on a aménagé cet espace au tout début du premier confinement »

Bérangère, locataire d'un T4

Beaucoup d'enfants habitent l'îlot Prairie au Duc. Les enfants ont sans cesse besoin de jouer et s'inventer des histoires. Une plus grande place leur a été laissée dans les appartements pendant le premier confinement. Béatrice me raconte qu'elle a aménagé une cabane pour sa fille dans son espace de salon, Anaïs a transformé une partie de son salon en salle de jeux pour ses enfants, la table de salle à manger était devenue une table de puzzle chez Maxime et Mélanie.

Les voisins : potentialités de sociabilités perdues

Pendant le confinement, tous nos liens sociaux, qui se dispersent habituellement à l'échelle de la ville en fonction de nos activités (courses, travail, loisirs, etc.), se sont arrêtés subitement. Ainsi, les interactions en face-à-face se sont restreintes aux membres du foyer, les autres ont disparu quelques mois ou sont devenues des échanges virtuels. Le besoin de sociabilité a en partie trouvé refuge dans les relations de voisinage qui, comme l'explique Guillaume Favre et Lydie Launay⁶, existaient beaucoup moins en ville qu'en campagne avant le confinement. En ville, même si les habitants croisent régulièrement leurs voisins, ils n'établissent pas nécessairement un contact qui dépasse le bonjour, le territoire dans lequel leurs activités ont lieu s'étendant à l'échelle de la ville

6 - G.FAVRE, L. LAUNAY « Le confinement a-t-il changé les relations de voisinage ? », « Personne ne bouge », ed UGA Éditions, 202, 220p

et la population étant beaucoup plus nombreuse et donc moins connue. En campagne, connaître son voisin est beaucoup plus répandu. Pendant le confinement, si l'on s'en tient à mon enquête et à d'autres études⁷ faites à l'échelle de la France métropolitaine, les interactions de voisinage ont été plus nombreuses en ville. Guillaume Favre parle du développement d'un entre-soi dû à une similarité de vie entre les personnes résidant dans les mêmes lieux durant cette période. À l'échelle de l'îlot ouvert, la population se divise grossièrement en deux typologies (familles avec jeunes enfants ou colocations) et les interactions se sont intensifiées entre ces catégories de ménages.

Yuna, étudiante et locataire d'un T3 me raconte qu'elle s'est liée d'amitié avec sa voisine du dessus qui avait le même âge et était dans le même domaine d'études.

« En fait notre voisine du 8^e, Alix, elle était en école d'archi et c'est devenu une amie notamment pendant le confinement. Surtout parce qu'elle était toute seule, ses colocs étaient partis, elle avait besoin de se confier et moi aussi avec d'autres gens que mes colocs. Comme on vivait les mêmes choses, on s'est un peu liées d'amitié oui. »

Yuna, locataire d'un T4

C'est aussi le cas des familles pour qui les enfants se sont retrouvés dans les espaces communs de l'îlot à défaut de pouvoir jouer avec leurs camarades d'école (*voir le jardin, l'espace préservé du règlement sanitaire p.115*). L'inédit de la situation a rendu des discussions de voisinage plus faciles en devenant un sujet partagé : le simple « bonjour » dans l'ascenseur devenait un « bonjour, vous

7 - COCONEL, « Logement, travail et conditions de vie : ce que le confinement a changé pour les Français », INED, note de synthèse n°10, vague 6
 - L.BOURDEAU-LEPAGE, Enquête « le confinement et ses effets sur le quotidien », 2^e et 3^e semaines de confinement, 2020, 8 158 répondants
 - VICO, « la vie en confinement », 2021, 16 000 répondants
 - N. MARIOT, P. MERCKLÉ et A. PERDONCIN « Personne ne bouge », ed UGA Éditions, 202, 220p

allez bien ? ».

« Pendant le confinement, on a connu alors des jeunes de notre âge qui ont emménagé des garçons. Ils ont mis un message sur l'ascenseur comme quoi ils disaient qu'ils avaient du mal à trouver des meubles avec le confinement et tout et que si on avait des trucs à leur prêter. Donc on les a contactés pour leur dire qu'on avait des trucs. Et en fait, il se trouvait que l'un d'entre eux était le cousin de Lina, une fille de notre promo à nous aux beaux-arts et depuis, on se côtoie régulièrement, on fait des apéros ensemble, enfin surtout pendant le confinement »

Lyang, locataire d'un T4

La fenêtre du voisin, l'écran réel

Chaque appartement de l'îlot ouvert possède deux points de vue ; un sur la rue, une rue vide de vie où tout demeurerait fermé ; et un autre sur le cœur de l'îlot qui donnait à voir tous ces voisins continuellement présents à travers leurs fenêtres. Comme je l'ai évoqué précédemment dans la partie *visibilité réciproque p.86* , le vis-à-vis entre les immeubles est très présent dans le quotidien des habitants de l'îlot Prairie au Duc, un aspect qui s'est révélé encore plus vrai pendant la période de confinement. Les fenêtres, un peu comme dans le récit d'Hitchcock, étaient devenues des sources de divertissement. Au-delà de ça, le simple regard réciproque a été dépassé, les fenêtres s'ouvraient à 20 h pour laisser sortir des visages et des émotions.

« Dans le flux quotidien des carnets de confinement de chacun l'effusion des réseaux sociaux aura cependant montré un curieux phénomène, à la fois local et international. Le chant des balcons, favorisé par la disposition des immeubles italiens, a son écho français, et les utilisateurs ont le loisir de découvrir, avec les voisins de leurs compatriotes, l'intérêt nouveau de ces derniers pour les arrière-cours, les immeubles d'en face et les fenêtres-sur-vie de

tout ce voisinage. Aura-t-il fallu se débarrasser de la promiscuité si peu appréciée des transports en commun, des bousculades dans les supermarchés, pour retrouver tout l'attrait de ce qui n'est ni une relation, ni même une fréquentation, mais tout juste le côtoiement des corps en société ?[...] Le regard, qui structure nos rapports quotidiens, nos représentations et nos environnements, est un fondement essentiel de nos sociétés humaines, en ce qu'il organise et sanctionne une réciprocité nécessaire à toute forme d'échange. Je dois regarder, et continuer de regarder ce qui arrive en face, ce qui se passe dans l'hôpital des régions d'à côté, ou dans les autres pays. Je dois regarder, car réciproquement, tout ce qui se passe là me regarde. »

Rose Vidal.⁸

Il y a un côté rassurant de savoir qui sont ses voisins et qu'ils vivent la même situation, au même moment. Les gens étaient globalement plus altruistes pendant cette période, prêts à aider un voisin et à donner de leur temps. Julien, propriétaire d'un T3 compare d'ailleurs l'îlot ouvert en confinement à une résidence fermée. Ce terme est aussi la traduction de « gated community », des résidences privées qui sont caractérisées par une sécurité renforcée et une population homogène. En utilisant « résidence fermée » pour qualifier son îlot, on voit bien qu'il assimile sa vie à celles de ses voisins dans lesquelles il se reconnaît. Il compare, au-delà de son appartement, l'îlot à un espace protégé du danger que représente la pandémie, à l'extérieur de l'îlot. Une vie de quartier s'est ainsi renforcée : les habitants partageaient en continu leur quotidien à travers les fenêtres et se retrouvaient dans le même kilomètre pour accéder à des services de proximité. Deux mondes se superposaient ainsi : celui d'un quotidien inédit et partagé restreint au kilomètre carré autour du logement et le monde extérieur, raconté par les médias, les réseaux sociaux et les appels téléphoniques. Un monde réel perceptible à taille humaine

8 - R. VIDAL, « Pourquoi espionner ses voisins en temps de confinement – à propos de Fenêtre sur cour », AOC media, 6 avril 2020

et un monde connecté impalpable et inquiétant. Voir, entendre et avoir des contacts, même distants, avec ses voisins, diminuait le sentiment d'isolement.

La distanciation sociale, un contact, mais indirect

Même si les habitants interagissaient plus pendant cette période de confinement, la peur d'attraper le virus était réelle et est devenue pour beaucoup une peur de l'autre. Les habitants ont composé avec la distanciation sociale pour établir des liens malgré tout et rompre avec leur quotidien parfois monotone à la maison. Ainsi, les échanges ont pris la forme de discussions entre balcons, d'échanges d'objets indirects dans les espaces intermédiaires de l'immeuble (Marie S. m'explique qu'une boîte à jeux a été mise en place dans son ascenseur pendant le premier confinement pour permettre aux habitants de s'échanger des jeux de société), de services indirects entre voisins (fabrication de masques, faire des courses pour ses voisins âgés ou malades), etc.

« Quand il y avait les applaudissements à 20 h aux fenêtres c'est vrai que y'avait un petit côté cocon, résidence fermée.

M - Du coup je me suis mise à discuter avec les voisines d'en face alors qu'on est pas du bâtiment donc on se croise jamais.

M- Ouais on se saluait.

M - On se disait bonsoir, c'est vrai que ça a créé une petite émulation mais après c'était relativement éphémère quoi. C'était juste le temps du confinement.

M - C'est resté platonique mais c'était un petit rituel sympa de la résidence partagé entre les bâtiments plus. C'est vrai que les gens qui habitent dans votre résidence, pour moi c'est un mur noir avec des fenêtres. Je sais absolument pas qui il y a, je sais pas le profil des gens, je sais absolument pas l'ambiance de la résidence. Le fait de voir un peu les gens aux balcons, on voyait aussi les familles, on se rendait compte de qui habitait dans quel appartement. Tout le monde au même moment était dehors. On

mettait aussi des visages et des types de personnes. C'était plutôt sympa. »

Maxime, propriétaire d'un T3

Ces interactions ont contribué à redonner une échelle humaine à la situation qui permettait de sortir de la bulle de son logement. Et pour ceux qui craignaient moins le virus, notamment les colocations d'étudiants, beaucoup ont passé la barrière de la porte pour aller chez les uns, chez les autres et partager des moments conviviaux.

« Elle est venue manger et du coup, on a commencé à parler boulot, à parler de nos émotions, de ce qui n'allait pas. Parce que je pense que pour elle, fin c'était facile pour personne. Mais nous, on était quand même cinq dans l'appartement pendant le confinement. Y'avait les conjoints de Léo et Nat. Du coup c'était super familial, c'était génial mais en même temps on était quand même cinq personnes pendant deux mois dans un appart donc c'est quand même. Y'a toujours au bout d'un moment, on oublie mais c'est le confinement qui agit et qui pèse aussi. C'est vrai que c'est pas facile d'être enfermés. »

Ema, locataire d'un T4

Le confinement a aussi créé des liens d'amitié ; Guillaume Favre explique qu'indirectement, en période de crise, les personnes cherchent à se reconnaître chez autrui, ont besoin de se rapprocher de personnes à même de les comprendre comme le montrent les rapprochements étudiant-étudiant et famille-famille qui m'ont été rapportés lors de mon enquête.

« Et par exemple avec Alix on se donnait rendez-vous le matin à un moment. Pendant deux semaines, on a fait ça. Et on allait faire, fin courir ensemble toutes les deux parce qu'on avait envie de faire du sport. Parce que c'est vrai qu'on avait plus d'activité physique. »

Et faire un peu de méditation, essayer de prendre l'air. »

Ema, locataire d'un T4

Vivre ensemble

En éprouvant continuellement leur environnement, le regard des confinés change. À l'intérieur du logement, ce changement se matérialise par des modifications des aménagements et du rythme de vie. À l'échelle de l'îlot, un même soin a été apporté aux espaces communs à l'initiative de certains habitants. Certains avaient installé des assises éphémères dans l'esplanade pour permettre aux gens d'y passer un temps plus confortable. Julien m'explique qu'il voyait, pendant le confinement, des voisins de l'immeuble d'en face fumer à leurs fenêtres et jeter tous les jours leurs mégots sur l'esplanade commune. Il a un jour pris la décision d'aller les voir pour leur demander d'arrêter de déposer leurs détritiques dans l'espace où jouent des enfants tous les jours. Ces appropriations révèlent de l'étendue du sentiment d'habiter de ces habitants qui prennent soin des espaces communs pour eux et pour les autres. Elles manifestent également de l'ampleur du « vivre-ensemble » pendant cette période et de l'entre-soi fabriqué par les habitants eux-mêmes et la situation. Contrairement à ce qu'on pourrait penser en voyant les typologies de ménages qui habitent sur cet îlot (colocations et familles de jeunes enfants), les nuisances sonores entre les habitants ont été beaucoup moins nombreuses pendant le premier confinement qu'en temps normal. Peut-être parce que les jeunes avaient moins envie de faire la fête pendant cette période ? Peut-être parce que le fait de savoir que tous les voisins occupent l'immeuble quotidiennement limite la pratique de la fête la nuit en respect pour eux ?

Finalement, ces actions ont peu perduré après le premier confinement et pendant les suivants. Le caractère inédit et strict du premier confinement avait aussi offert du temps aux résidents pour être attentif à leur environnement proche et à leurs voisins.

Au deuxième confinement, l'école était ouverte, le télétravail moins généralisé et ainsi, moins de temps était laissé à l'ennui et à la spontanéité. Cette situation a renforcé les particularités de l'îlot ouvert que je raconte pendant les deux premières parties de ce mémoire, notamment les comportements face à un vis-à-vis important entre immeubles.

Le jardin : l'espace préservé du règlement sanitaire

Pendant le premier confinement, le jardin, tel qu'il est qualifié par les habitants, a été mis en lumière et est devenu le lieu de l'échappatoire au logement et aux règles sanitaires. Comme un petit espace extérieur préservé du monde malade, cet écrin a été largement fréquenté par les habitants de l'îlot Prairie au Duc. C'est devenu le lieu où l'on s'octroyait le droit de dépasser la limite réglementaire de l'heure quotidienne à l'extérieur du domicile. Par définition et dans sa configuration, l'esplanade commune en cœur d'îlot n'est pas considérée comme un espace public. Elle est fermée à la rue par des grilles verrouillées, elle est gérée par une agence privée et n'est pas à l'usage de tous. Ainsi, elle a plus pris la vocation d'un jardin privé à l'usage illimité qu'une rue en ville pour laquelle les règles sanitaires s'appliquaient. En étant non-visible depuis la rue, il n'était pas possible pour la police d'y effectuer des contrôles, du moins, personne ne savait vraiment dans quelle mesure ils pouvaient sortir sans attestation dans ce jardin.

Cette notion de « jardin » est beaucoup plus ressortie pendant le premier confinement. On parle beaucoup de ceux qui ont fui leur maison pour aller en campagne et pouvoir avoir un espace extérieur contre la sensation d'enfermement. Jean-Jacques Terrin⁹

9 - J.J. TERRIN, « jardins en ville, villes en jardin », ed. Parenthèses, 2013, 317p

explique qu'en tant qu'espace récréatif et de loisirs de proximité, les jardins en ville peuvent répondre aux désirs de résidence secondaire en campagne. L'îlot ouvert répond à ce besoin de nature avec cette esplanade centrale qualifiée d'un jardin dans le discours des habitants. En tant qu'espace de convivialité, il renforce les liens de voisinage et la cohésion à l'échelle de l'îlot. Seul aspect qui manque à ce cœur d'îlot pour être qualifié de jardin dans sa définition : l'action des habitants sur cet espace : qu'il s'agisse de cultiver des plantes ou bien de pouvoir se l'approprier. Comme je l'ai expliqué plus tôt (*voir l'ambiguïté des espaces intermédiaires p.53*), les droits à cet espace en matière d'usage sont extrêmement limités : « *il s'agit d'un jardin d'ornement dont l'unique fonction est de le traverser* »¹⁰. Pendant le confinement, ces règles ont été transgressées : le jardin d'ornement est devenu un terrain de jeux, une extension du logement, un jardin à habiter. Entre deux exercices d'école à la maison, cet espace au cœur de l'îlot était aussi un moyen pour les enfants de retrouver d'autres enfants, de jouer, un peu comme une cour de récréation. Ils ont dessiné des jeux à la craie sur le sol, installé un petit panier de basket et un but de foot. Selon des parents interrogés, une heure de sortie quotidienne pour des enfants n'est pas suffisant. Avoir ce jardin à proximité était un moyen aussi de laisser ses enfants sortir, de leur laisser un temps autonome. La surveillance des enfants peut être faite chacun son tour entre les parents ou du coin de la fenêtre puisque l'îlot est clos à la rue. Un bon moyen pour parents et enfants de se retrouver seuls de temps en temps. En plus, ces activités offraient du divertissement aux habitants. Les bruits de rue qu'on n'avait plus se sont transformés en jeux d'enfants à l'intérieur de l'îlot tout au long de la journée. Nathalia me raconte l'ambiance que cela a créée : un quartier vivant où la vie continuait. Et de cette manière, le jardin est devenu le lieu où on dépassait les limites réglementaires, qui symbolisait un restant de liberté dans un monde contraint.

10 - D'après F. HUGUET, gestionnaire locatif de l'île extenso

« Ouais alors ce qu'il se passait c'est que y'avait beaucoup de... en fait comme y'avait des restrictions au niveau du timing et que tout le monde les respectait plus ou moins, la cour en-bas c'est devenu un peu le lieu où tout le monde dépassait un peu plus. [...] Parce qu'il y avait des parents qui descendaient avec leurs enfants. Du coup ils jouaient au foot avec eux en bas, ils faisaient la marelle des trucs comme ça et du coup je pense qu'il y a du y avoir deux trois personnes qui ont pas trop apprécié que certains dérogent aux règles et qui ont plus de pouvoir sur tout ça, du coup depuis c'est redevenu tout triste, c'est dommage...»

Nathalia, locataire d'un T4

Malheureusement, ces usages répétés et inhabituels sont devenus des sujets de conflits entre certains habitants. Certains ont dénoncé le non-respect des gestes barrière et du temps imparti à la copropriété qui s'est vu l'obligation de restreindre ces appropriations. Des rappels à l'ordre ont ainsi été distribués à tous les habitants (voir annexe p.140) et ces usages n'existent presque plus depuis.

Le premier confinement a-t-il transformé les modes de vie ?

« Quand les gens sont sortis, tout le monde a retrouvé sa vie d'avant petit à petit, les enfants sont retournés à l'école et les gens de plus en plus au travail. »

Anaïs, propriétaire d'un T4

Les deuxième et troisième confinements étaient bien différents du premier ; déjà, parce qu'ils avaient moins ce caractère inédit, puisque le virus était plus connu et surtout parce qu'à la différence du premier, les enfants continuaient d'aller à l'école. Les modifications à l'intérieur des logements et les pratiques des

espaces intermédiaires, notamment le jardin, ont été beaucoup moins nombreuses après le premier confinement. Occuper ses enfants était l'un des facteurs de l'apparition de ces nouvelles appropriations en mars 2020. Les enfants ont besoin d'un terrain de jeu, ils sont sans cesse en quête de nouvelles histoires à inventer, de choses à fabriquer. Leur présence pendant le premier confinement a laissé plus de place à une maison rêvée faite de coins jeux et de cabanes.

Après le premier confinement, et encore aujourd'hui ; la vie n'a pas retrouvé son cours normal. Les activités extérieures sont toujours limitées même si elles le sont moins qu'en mars 2020. Il faudrait beaucoup plus de recul pour voir si ces situations ont eu un impact durable sur les modes d'habiter des individus. La fermeture sur le long terme des espaces de loisirs et de culture a augmenté les soirées en appartement et particulièrement à l'échelle de l'îlot Prairie au Duc où beaucoup d'étudiants habitent. Les mises en garde du syndicat de l'immeuble se multiplient et la cohésion qui s'était créée entre ces différents individus pendant le premier confinement s'estompe.

Le droit au jardin est devenu beaucoup plus strict et il n'est plus autorisé d'y installer des assises, jeux ou tout autre objet montrant une appropriation. Le manque de contrôle de ces appropriations spontanées qui ont eu lieu pendant la période du premier confinement en a montré les limites. Le choix de les interdire a été fait plutôt que de tenter de concilier ces usages. Même si la situation était grave, beaucoup de personnes interrogées m'ont fait part de leur enthousiasme sur la « *vie de quartier* » qui s'était installée pendant cette période. Nombreux sont les habitants qui me disent regretter la période où leurs enfants pouvaient jouer et se retrouver dans le jardin.

Qu'est-ce qui ressort de ces observations à l'échelle de l'îlot Prairie au Duc ? Tout d'abord, la prise en compte des enfants dans

la fabrique de la ville, à quel point ils peuvent être moteurs de sociabilité et créateurs d'une ambiance. Aucun espace ne leur est dédié à l'intérieur de l'îlot alors qu'ils sont nombreux à y habiter : l'espace extérieur ne leur est pas destiné, il s'agit d'un « *lieu de passage* ». Or, on l'a bien vu pendant le premier confinement, les enfants apprécient avoir un espace de loisirs où se retrouver, qui s'apparente à l'usage d'un jardin. J'ai également observé l'augmentation des rapports sociaux en fonction des âges pendant la période de confinement. Faut-il plus prendre en compte ces types de sociabilités à l'échelle du logement ? Les rapprochements entre enfants, entre étudiants ou entre jeunes parents ont tous été acteurs du développement d'une vie de quartier à l'échelle de l'îlot. Dans des villes où malgré une densité plus forte qu'en campagne, on connaît moins ses voisins car nos activités s'étendent à plus grande échelle et se mêlent à une plus grande population, le confinement a été l'occasion d'estomper ces différences et de créer des petits villages en îlots urbains. L'îlot Prairie au Duc en est un exemple : petits services, moments conviviaux, loisirs partagés, objets mis en commun sont autant de nouvelles actions qui ont émergé pendant cette période. Depuis, les nœuds créés se sont relâchés, en partie avec le retour progressif de la mobilité, mais aussi la revue de la réglementation des appropriations de l'esplanade en cœur d'îlot et les déménagements fréquents des ménages y habitant.

Le quotidien a été entièrement contenu dans l'espace du logement et ses abords pendant le premier confinement. Il l'a, de cette manière, bouleversé. Cette situation a mis en avant des interrogations sur le logement dans sa forme et ses potentialités. Les points qui sont ressortis pendant les entretiens à l'échelle de l'îlot sont notamment l'importance d'un éclairage naturel abondant dans les appartements et d'une superficie des espaces communs suffisamment grande ou en tout cas d'une configuration laissant la possibilité de créer des « coins » appropriables par chacun des membres du ménage. Ainsi, beaucoup de modifications ont eu lieu, notamment dans les espaces du séjour pour accueillir ces nouvelles activités qui auparavant se faisaient à l'extérieur. Est-ce que le confinement a permis de mieux vivre dans son logement ? C'est-à-dire de mieux l'adapter à qui sont vraiment ses habitants ? Sûrement, dans le sens où les habitants ont façonné leur lieu de refuge idéal et ont reconnu que le logement faisait partie d'un équilibre qui participe à leur bien-être. On a pu constater également que le voisinage en ville qui existe peu aujourd'hui a trouvé une place pendant le premier confinement. On notera les potentialités de vie de quartier qui se sont révélées dans cet îlot urbain. La coupure soudaine du rythme rapide dans lequel nous vivons a donné le temps aux habitants d'être beaucoup plus attentif à leur environnement. Ces observations laissent croire que le voisinage en ville peut participer à la construction d'un quartier vivant. Mais ce voisinage est-il compatible avec le temps d'occupation des ménages dans leur logement ? L'îlot Prairie au Duc est majoritairement habité par des locataires en mouvement, ces sociabilités restent légères, car ces habitants n'ont pas la volonté de s'ancrer sur ce territoire.

Conclusion

Ce mémoire n'est pas une critique de l'îlot ouvert dans sa spatialité et ses usages, mais avant tout un récit de ce que sa forme et ses habitants fabriquent et racontent de l'habiter urbain. Il interroge la place des appropriations individuelles et collectives au sein de la ville, met en avant des initiatives habitantes actrices d'une ambiance singulière et révèle de formes de cohabitation à la fois visuelles, sonores et spatiales. La crise sanitaire de 2020 a révélé certains de ces enjeux et en a posé des nouveaux qui doivent entrer aujourd'hui en considération pour faire la ville de demain. On notera comme points soulevés par ces analyses la prise en compte des enfants dans la fabrique urbaine, la place croissante du virtuel dans nos modes de vie comme moyen de délocaliser des activités à domicile, la superposition de rythmes de vie différents dans un même lieu, la nécessité de réversibilité d'un logement, le besoin d'une échappatoire et les enjeux du voisinage. Notre culture implique que nous vivions individuellement et collectivement. Ainsi, habiter n'est pas seulement se loger, habiter ne se réduit pas à une adresse, habiter implique plusieurs échelles. Pour reprendre les écrits de Christian de Portzamparc, les contrastes forment un équilibre dont il faut se saisir pour concevoir le logement. Équilibre comme horizon ou réellement envisageable ?

Au-delà de ces analyses, ce mémoire montre à quel point la réglementation entre en jeu dans la définition des pratiques habitantes. À l'échelle de l'îlot, les confrontations entre les habitants et la copropriété n'ont fait que révéler des failles entre ces deux partis. C'est ce qu'exprime aussi le titre de ce mémoire ; l'îlot ouvert enfermé fait référence à la fois à ce qui le cadre : ses grilles qui le ferment à la rue et ses règles qui l'enferment dans des usages prédéfinis, à la fois à la situation du confinement. Ce dernier a favorisé un certain nombre de pratiques spontanées de ces espaces, pour certaines éphémères, mais pour d'autres peut-être, plus pérennes et à considérer pour concevoir des espaces publics vivants et appréciés.

Ainsi, placer l'habitant au premier plan pour étudier cet îlot m'a permis de mettre en avant des enjeux de fabrique de la ville et de reconnaissance de l'individu et ses relations dans un monde où l'on pense sans cesse de nouveaux espaces publics. En faisant cette enquête, j'ai mieux saisi ce que voulait dire habiter, ce que cette notion engage et à quel point il faut se rapprocher de ceux qui pratiquent les lieux pour mieux les concevoir. Ce travail pose aussi la question de la cohabitation et ses limites : le lieu où on est satisfait de son chez-soi en étant avec les autres existe-t-il ?

J'aimerais, pour finir, ouvrir ce mémoire sur ce qui pourrait peut-être, faire l'objet d'une suite à ce travail. On pourrait imaginer l'étude de plusieurs îlots urbains à l'échelle de la ville, sous un protocole d'enquête défini. Analyser ces petites fabriques urbaines pourrait permettre de rendre compte d'autres formes d'espaces publics, d'autres « coins » habités dans la ville, comme ceux de l'îlot ouvert Prairie au Duc.

Bibliographie

Ouvrages

- J.-Y. AUTHIERS et Y. GRAFMEYER « Les relations sociales autour du logement, état des savoirs et perspectives de recherche », ed. Plan construction et architecture, 1997
- B. COLLIGNON et J.-F. STASZAK « espaces domestiques : construire, habiter, représenter » ed. Bréal, 2003
- G. DE BURE « Christian de Portzamparc » ed. Pierre errail, 2003
- M. ELEB « à deux chez soi », ed. de la Martinière, 2002
- M. ELEB, « entre confort, désir et normes : le logement contemporain », PUCA, 2013, p.125
- C. MOLEY « Les abords du chez soi, en quête d'espaces intermédiaires », ed. de la Villette, 2006
- G. PEREC, « la vie mode d'emploi », ed. Le livre de poche, 1980, 641p
- B. SALIGNON, « Qu'est-ce qu'habiter ? », ed. La Villette, 2010, 151p
- M. SEGAUD « anthropologie de l'espace », ed. Armand Colin, 2007
- M. SEGAUD, J. BRUN, J.-C. DRIANT « Dictionnaire de l'habitat et du logement », éd. Armand Colin, 2002, 451p
- P. SERFATY-GARZON, « chez-soi les territoires de l'intimité », ed. Armand Colin, 2003, 256p.

Fimographie

- R. BOHRINGER et P. REBBOT, « L'amour Flou », 2018, 1h37min
- A. HITCHCOCK, « Fenêtre sur cour », 1955, 1h50min
- M. QUINEJURE, M. FRAPIN, « Architectures de l'habitat », 2000, 52min
- G. DE SALVERT, « L'habitat, c'est plus que le logement », TEDxLaRoche, 2013, 19min

Articles

- M. LUSSAULT, « le monde du virus — retour sur l'épreuve du confinement », AOC media, 11 mai 2020
- R. VIDAL, « pourquoi espionner ses voisins en temps de confinement — à propos de Fenêtre sur cour », AOC media, 6 avril 2020
- F. LETOURNEUX, «À distance : (dé)construire le « chez-soi de travail », AOC media, 15 juin 2020
- J. COLLIN C. DARGÈRE « Confinement : une occasion de (re)penser la condition de « reclus » ? », AOC media, 7 juillet 2020

Emissions

- M. DELPIERRE, « Confinement — ça m'a permis de reconsidérer très clairement la vie en ville », émission HASHTAG, France Culture, 15 mai 2020
- M. CHOLLET, « L'intérieur (1/5) : Vivre, écrire, penser, travailler... chez soi », émission LES NOUVELLES VAGUES, France culture, 18 mai 2015

Sites

- iledenantes.com
- PUCA_veillecovid19
- <https://habconfine.hypotheses.org/>

Enquêtes

- « Contacts entre les personnes », INSEE, INED, ADISP, 1982-1983
- COCONEL, « Logement, travail et conditions de vie : ce que le confinement a changé pour les Français », INED, note de synthèse n°10, vague 6

- L.BOURDEAU-LEPAGE, Enquête « le confinement et ses effets sur le quotidien », 2è et 3è semaines de confinement, 2020, 8 158 répondants
- VICO, « la vie en confinement », 2021, 16 000 répondants
- N. MARIOT, P. MERCKLÉ et A. PERDONCIN « Personne ne bouge », ed UGA Éditions, 202, 220p

Mémoires

- M. MAIRE-SEBILLE, « le logement à travers la fenêtre », sous la direction de Marie-Paule Algand, mémoire de master, ENSA Nantes, 2020

Nantes le 24.11.20

Quelques mots pour résumer

"mon chez moi"

- lieu convivial - où il y fait bon se retrouver en famille, avec les enfants, ou entre amis.
- qu'il soit pratique, bien pensé - que les choses soient organisées pour favoriser l'autonomie des uns et des autres -
- que le soleil puisse y entrer - tout au long de la journée - tellement important pour moi!
- qu'on puisse y prendre de la hauteur sur la vie - 8^e étage - idéal!
- Les lumières aussi sont importantes pour créer une atmosphère - douce - et tamisée -
- Bon courage et bonne chance pour ce travail!
- > Architecte quel beau métier!
Marie SCHER (8^e étage).

Annexes

Mot reçu dans « la boîte à chez-vous ».
dispositif mis en place pendant l'enquête, voir outils d'enquête p.30

QUESTIONNAIRE AUX HABITANTS DE L'ÎLOT PRAIRIE AU DUC

Votre âge : 28 / 31

Vous êtes : locataire propriétaire

Vous habitez :

en couple en couple avec enfant(s) seul(e) avec enfant(s) seul en colocation
 Autre :

Quand êtes-vous arrivé dans ce logement ?

moins d'un an entre 1 et 3 ans entre 3 et 5 ans plus de 5 ans

Pouvez-vous me décrire :

L'endroit que vous préférez dans votre appartement : le salon, avec la lumière du matin. les deux fenêtres permettent de voir le lever du soleil.

L'endroit où vous mangez : la table de la partie salle à manger du salon à côté de la bibliothèque.

L'endroit où vous dormez : Grande chambre, le lit est face à la fenêtre qui donne sur le SUD. côté jardin partagé.

L'endroit où vous vous détendez : le canapé du salon, le tapis du salon, confortables + avec des plaids, lumineux et sans vis à vis.

L'endroit où vous êtes seuls : les pièces d'eau, toilettes et salle de bain avec petites. Sans ouvertures. la salle de bain a une baignoire.

L'endroit où vous vous retrouvez avec ceux qui habitent avec vous : le salon, le soir + la cuisine pour préparer les repas.

L'endroit où vous cuisinez : Une petite cuisine carrée avec un îlot central des étagères ouvertes sur la maisselle en porcelaine.

L'endroit où vous allez le moins : La seconde chambre, l'équivalent du bureau avec une fenêtre côté Est.

La vue que vous préférez : Celle du salon qui donne sur les chemins de fer.

Dernière question : comment appelez-vous l'espace de grande hauteur sous plafond dans votre salon (si vous faites partie de ces typologies) ?

La Verrière

Vous pouvez me déposer vos réponses dans la boîte à réponses que je mets au-dessus des boîtes aux lettres.

Merci

Outil d'enquête : exemple d'un questionnaire complété.
schéma personnel

L'IMMEUBLE JAUNE

Etudiante en architecture, je travaille sur les immeubles de cette résidence. Si vous avez deux petites minutes pour vous dessiner dans vos appartements respectifs, ça m'aidera beaucoup dans ma recherche ! Merci !
 Si ce mot dérange, merci de ne pas le retirer et de m'appeler au 0778319190.

GAUCHE DE L'ASCENCEUR

DROITE DE L'ASCENCEUR

| | | |
|--|------------------|--|
| | 9 ^{EME} | |
| | 8 ^{EME} | |
| | 7 ^{EME} | |
| | 6 ^{EME} | |
| | 5 ^{EME} | |
| | 4 ^{EME} | |
| | 3 ^{EME} | |
| | 2 ^{EME} | |
| | 1 ^{ER} | |

Outil d'enquête « dessinez-vous » déposé dans l'ascenseur de l'immeuble jaune.
schéma personnel



Quelques appartements de l'îlot Prairie-au-Duc.
photos personnelles



Vues sur l'intérieur et l'extérieur de l'îlot depuis mon appartement.
photos personnelles

Exemples d'appropriations spécifiques à l'îlot.
photos personnelles



NOTE AUX LOCATAIRES

CLOS DES DUCS**ILE EXTENSO****12, 14 & 16 Bd de l'Estuaire à NANTES**

Madame, Monsieur,

Nous sommes alertés par le syndic qu'un panier de basket ainsi qu'un petit foot ont été installés sur l'esplanade de la résidence.

Nous vous rappelons que ladite esplanade n'est pas une aire de jeux, et vous demandons de bien vouloir enlever rapidement ces objets.

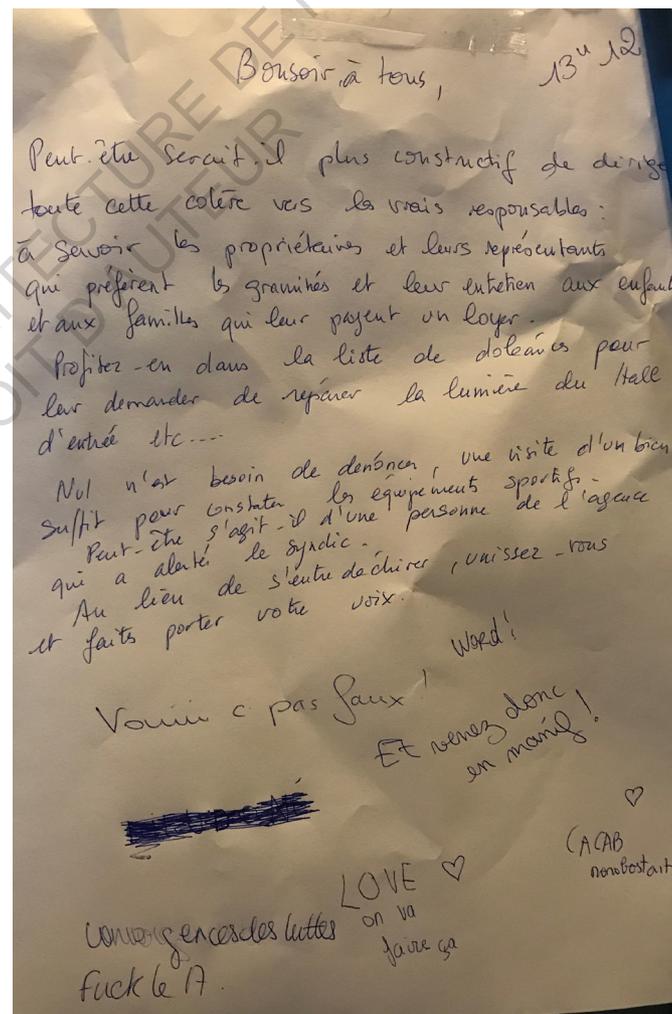
Si tel n'était pas le cas, le syndic les enlèverait d'ici la fin de semaine aux frais des occupants.

Remerciant chacun par avance.

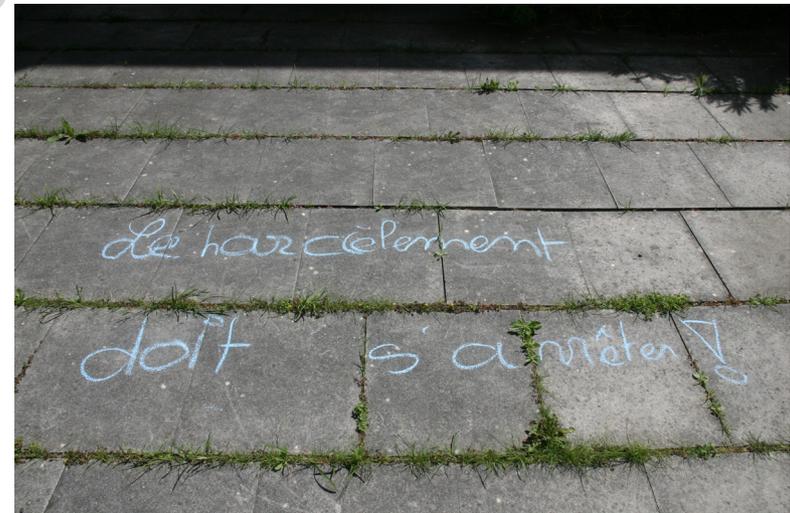
Le Service Gestion

A NANTES, le 30/11/2020

Note aux locataires de la copropriété à propos du droit à l'esplanade.
récupérée dans ma boîte aux lettres



Réponse des locataires à la note p.106.
photo prise dans l'ascenseur de l'immeuble jaune



Messages écrits à la craie sur l'esplanade de l'îlot.
photo prise sur l'esplanade commune, 10/06/2021

Aline SEGONS
Mémoire de master, ENSA Nantes, 2021
Lieux et Enjeux, sous la direction d'Elise Roy, Théo Fort-Jacques et Anne Bossé

